

62
1977

Sommaire

La première Assemblée Générale de l'Association (Fontenay 27-28 novembre 1976)

1. Présentation de l'Association
Cl. Pichaud — G. Jan. p. 5
2. Témoignages :
 - l'équipe Amiens périphérie p. 13
 - la région Midi-Pyrénées p. 16
3. Vivre l'Association
Cl. Pichaud — J. Vinatier p. 21
4. Face aux événements :
 - témoignage de Montreuil-Bellay p. 31
 - lecture de l'Action de Dieu p. 36
5. Réflexion théologique sur la dynamique
et les enjeux de l'Association
M. Massard p. 39
6. Un itinéraire irréversible
R. Sourice p. 55
7. Responsabilité épiscopale :
 - témoignage du père Vilnet p. 61
 - libres propos sur l'Association p. 67
 - la session des évêques p. 71
8. Chantiers ouverts p. 81
9. Au terme de cette Assemblée
P. Bressollette p. 85

Liminaire

De l'avis de tous les participants — comme de celui des observateurs et des journalistes — cette Assemblée générale marque une étape importante pour la vie de l'Association.

Elle a fait mesurer le chemin parcouru en 8 ans (1968 - 1976).

Les délégués des équipes se sont exprimés avec vigueur dans un climat de grande liberté fraternelle.

Carrefours et témoignages ont montré quel travail de réflexion s'était accompli au sein des équipes, des diocèses, des régions, dans les ateliers, comme dans les sessions.

Une assemblée de 200 participants, la présence de 16 évêques qui ont poursuivi leur réflexion pendant une journée supplémentaire, la participation de l'ensemble des « répondants diocésains » et d'un groupe de religieuses et de laïques : tout a souligné l'enjeu de l'Association au service de la tâche d'Évangélisation.

La gaieté et la bonne humeur ont régné tout au long des travaux. Elles se traduisaient, au son d'une guitare entraînante, par des chants évocateurs, pendant que les murs se couvraient par enchantement de dessins humoristiques. Elles s'alliaient en même temps au dynamisme et au sérieux de la recherche évoqués sur les mêmes murs par des graphiques précis.

Si cette Assemblée a pu écrire une page, peut-être décisive, de l'histoire de l'Association, elle le doit à la ténacité et au courage de ceux qui en ont vécu la « préhistoire ». Et il était significatif de rencontrer dans la même salle ceux qui, de 1946 à 1966 ont préparé l'essor de l'Association.

*Laisse ta porte ouverte
à qui veut bien entrer
laisse ta porte ouverte
laisse à chacun sa liberté*

(chant de l'Assemblée)

Présentation de l'Association

Clément Pichaud

Gabriel Jan

*Dans « La Croix » des 10-11 novembre, nous avons pu lire ceci :
« L'Association a la même visée que la Mission de France, mais elle a
sa vie propre. C'est pourquoi elle tient une assemblée générale particu-
lière ».*

*De fait, nous sommes liés à la M.D.F. C'est pourquoi, l'an dernier
(juillet 75), à l'Assemblée Générale de la M.D.F., nous étions quarante-
neuf représentants de trente-et-une équipes associées. Et quand il a fallu
voter les textes sortis de cette A.G., trente-trois de nos équipes se sont
manifestées, cent douze d'entre nous ont voté.*

Mais, en même temps, l'Association a sa vie propre. C'est pourquoi ces deux jours d'Assemblée (plus la journée de « session épiscopale ») sont, pour nous tous, si importants. Nous sommes ici : seize évêques, vingt responsables diocésains, cent onze membres de quarante-cinq équipes ou groupes d'équipes (dont neuf équipes non associées), et sept « invités » (dont quatre de la M.D.F., à qui il faut ajouter trois autres M.D.F. au titre du BRA).

Maintenant, au-delà de nous, regardons tous ceux qui constituent ce qu'on appelle l'Association ...

L'Association... dans le temps

Dès 1946, deux équipes de l'Anjou (Noyant et Montreuil) travaillaient avec des équipes M.D.F. de leur voisinage ; au diocèse de Bayonne également, l'équipe de Mourenx a commencé, il y a bien longtemps ... Ainsi, au départ de tout, on trouve quelques équipes de prêtres diocésains en lien avec la M.D.F.

Le 18 octobre 1966, à l'Assemblée épiscopale de Lourdes, dans une petite réunion d'évêques, le P. Gufflet (au nom du *Comité épiscopal de la M.D.F.*) présentait un rapport sur les confrontations que réalisaient les équipes M.D.F.

A l'issue de cette rencontre, *plusieurs évêques* soulignèrent (une fois de plus) que ce travail collectif de la M.D.F. concernait aussi des prêtres de leurs diocèses, et demandèrent que le Comité rende possible la participation de ces prêtres au travail de la M.D.F.

Voilà donc à pied d'œuvre les trois « partenaires » de ce que sera « l'Association » : des équipes diocésaines, la M.D.F., des évêques.

Gestation

En novembre 1967, se constitue un « groupe de travail ». Il est formé de dix prêtres de cinq diocèses (Amiens, Arras, Orléans, Pontoise, St-Dié) et dix prêtres de la M.D.F.

Travaillant jusqu'en avril 1968, ce groupe élabore un projet d'« association entre des diocèses et avec la M.D.F. relative au ministère missionnaire d'équipes sacerdotales ».

On arrive au printemps 1968 ...

Naissance (1968)

Ce projet d'association est approuvé d'abord par *les évêques (et les équipes) des cinq diocèses* (20-21 mai).

Puis il est approuvé par *le Conseil presbytéral* de la M.D.F. (les 15-16 juin).

Enfin et surtout, la *Conférence épiscopale* (Lourdes, novembre 1968) a approuvé cet effort d'Association (cf. Lettre aux Communautés n° 12, nov.-déc. 68). Et la conférence épiscopale de 1969 a confirmé cette approbation.

Voilà donc ce que fut notre naissance.

Depuis, l'enfant a grandi ...

Croissance

Voici quelques chiffres significatifs. (A partir de 1971, nos équipes sont mentionnées dans l'annuaire M.D.F. ; depuis 1973, nous avons un annuaire propre, joint à celui de la M.D.F.) :

Années	Nombre de diocèses	Nombre d'équipes	Nombre de membres
1968	5	9	
1971	10	21	
1973	15	34	179
1974	17	39	181
1975	18	40	187
1976	21	45	209

L'Association... dans l'espace

L'Association ne va pas de Dunkerque à Tamanrasset, mais tout de même des mines du Nord jusqu'au soleil du Midi. Sans oublier que deux membres d'équipes associées viennent de partir au Tiers-Monde et gardent des liens avec nous.

Nous vivons parfois dans des départements de un million ou un million et demi d'habitants ... et parfois dans des départements de quelques centaines de milliers d'habitants. Dans de gros centres urbains, ou dans des « petits trous » ; ou encore dans des gros bourgs ou dans des petites villes ...

Notre horizon quotidien peut être une banlieue hérissée de tours de quinze ou vingt étages, les forêts de la Touraine, les collines de l'Anjou ...

Nous vivons au milieu de populations très jeunes, ou dans des secteurs pleins de vieux ; dans des régions complètement industrialisées, ou bien couvertes de vignobles ou d'arbres fruitiers ...

Certains d'entre nous retrouvent dans les églises des centaines de pratiquants, tandis que d'autres n'en voient que quelques dizaines ...

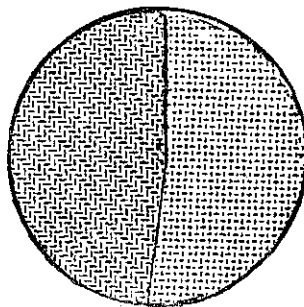
Tel d'entre nous « dessert » treize communes rurales ; ailleurs, on est à peu près « curé » chacun chez soi ; souvent, tout un secteur est pris en charge par toute une équipe ...

L'Association... dans la société

Les chiffres qui vont suivre sont le repérage le plus précis qu'on ait pu faire. Il est déjà dépassé car il a été effectué d'après des données recueillies en 1975. Néanmoins, tel quel, et portant sur *cent quatre-vingt-un membres de trente-neuf équipes*, il donne une image assez évocatrice de ce que nous sommes et de ce que nous vivons.

Un peu plus de la moitié des membres d'équipes associées ont un *emploi salarié* (à plein temps ou mi-temps).

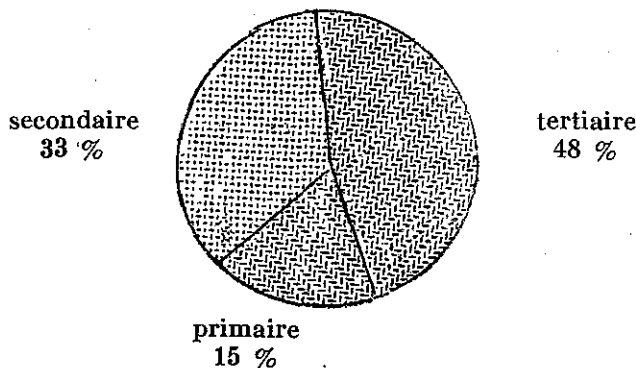
51,38 %



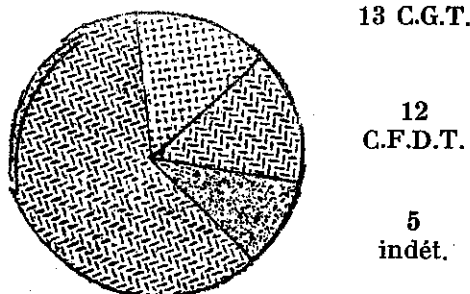
Parmi ces salariés :

— presque *la moitié* sont dans le secteur *tertiaire* (beaucoup dans les transports, d'autres dans l'éducation ou divers services)

- le *tiers* exactement dans le secteur *secondaire* (bâtiment et industrie)
- 15 % dans le secteur *primaire* (ouvriers agricoles, pépiniéristes ...)
(4 % manquants n'ont pas précisé leur emploi, ou étaient en chômage).



Parmi ces salariés, le *tiers* (33 %) se sont déclarés *syndiqués* (peut-être y en a-t-il plus) dont cinq n'ont pas précisé leur syndicat. Plusieurs sont délégués, ou conseillers, ou secrétaires de leur syndicat.



L'Association... dans l'Eglise

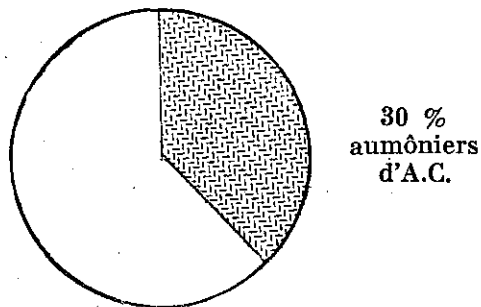
Notons d'abord que les cent quatre-vingt-un ne sont pas tous prêtres diocésains. Il y a aussi : onze religieuses, neuf prêtres de la M.D.F., sept Frères des Campagnes, sept Jésuites, quatre Pradosiens ...

Les trente-neuf équipes ont une *responsabilité territoriale* (ou paroissiale), et la plupart des membres en assument leur part (même ceux qui sont au travail).

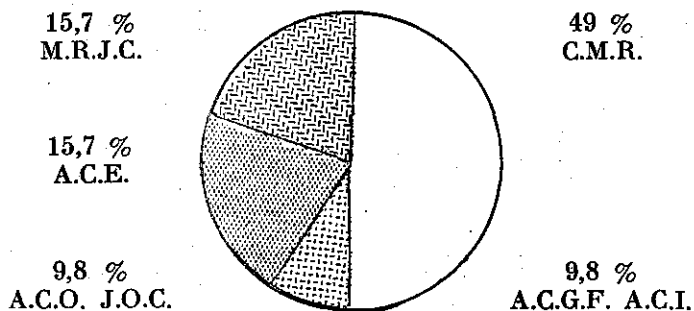
En conséquence, *la place du travail salarié* peut être très diverse suivant les équipes : dans cinq équipes, tous les membres ont un emploi (certains à mi-temps) tandis que, dans le tiers des équipes, un seul membre travaille (parfois seulement comme « saisonnier »).

Il en est de même pour *le fait syndical* : dans neuf équipes, tous ceux qui travaillent sont syndiqués ; dans neuf autres équipes, il n'y a aucun syndiqué.

Près du tiers des prêtres (cinquante-et-un sur cent soixante-dix) se sont déclarés *aumôniers d'A.C.* et un certain nombre d'autres se sont déclarés « aumôniers d'équipes », sans préciser ...



Parmi ces aumôniers d'A.C., *la moitié sont dans le C.M.R.*, signe que nous sommes situés majoritairement dans des secteurs ruraux (ce qui ne veut pas dire : agricoles). Voir ci-contre la répartition ...

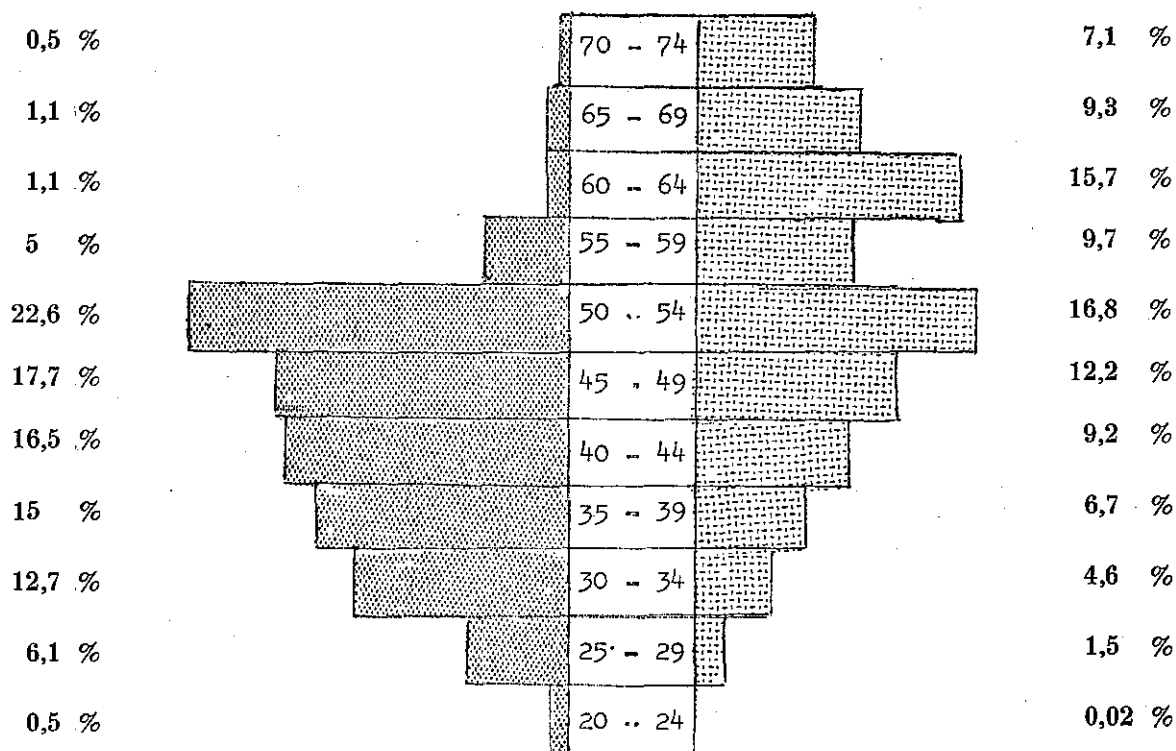


Enfin, si on compare notre *pyramide des âges* à celle du clergé français, il est évident que l'Association est nettement plus jeune que l'ensemble du clergé : les « plus de 60 ans » sont nettement moins nombreux chez nous ; par contre, en-dessous de 55 ans, nos tranches d'âge sont mieux fournies. Ce qui ne veut pas dire que notre avenir soit sans problèmes ...

**Association
(total : 181)**

PYRAMIDE DES AGES

**Clergé français
(total : 36 014)**



L'équipe d'AMIENS périphérie

Comment une équipe vit l'imbrication Travail - responsabilité pastorale ?

L'équipe s'est formée en 1966, à partir d'un ensemble territorial, dominé par la réalité ouvrière, dans la périphérie d'Amiens. Le point de départ était « pastoral » : sept prêtres et un frère (quatre diocésains et quatre religieux) + deux religieuses. Il le reste avec six prêtres (deux diocésains et quatre religieux), un frère et quatre religieuses.

Le passage au travail s'est échelonné entre 1968 et 1975, ce qui donne aujourd'hui :

- quatre permanents en pastorale (trois prêtres, une religieuse)
- deux P.O. plein-temps + deux religieuses infirmières
- un P.O. mi-temps + un frère + une religieuse.

Notre expérience nous amène à quelques constatations que nous livrons sans esprit d'organisation.

**Le travail
nous rend tous
plus soucieux
de la vérité
de la Foi**

D'abord, cette double visée (travail + responsabilité pastorale) représente une épreuve, ressentie à égalité par les P.O. et par les permanents en pastorale. Mais le bienfait de cette confrontation nous semble infiniment plus important que sa difficulté.

Les permanents constatent qu'ils sont constamment affrontés au conflit « rite-foi » et que le glissement est presque inévitable d'accorder le bénéfice de la Foi au demandeur de rite. Or, les P.O. sont confrontés massivement à une incroyance pratique qui rappelle avec réalisme et insistance, que la demande de rite ignore la plupart du temps la Foi (ou du moins, très souvent).

De plus, l'ambition que nous portons tous, est que la foi soit vécue au cœur de la vie. Le terrain où la foi doit s'exprimer, c'est face aux véritables besoins humains, conditionnés par les réalités de la vie : travail, injustice, chômage, éducation, logement ..., toutes choses dans lesquelles l'homme est impliqué jusqu'au plus profond de son être.

Les limites de la vérité de la foi dans le dialogue pastoral apparaissent ainsi sous la critique exercée par la rencontre au travail ou dans l'action syndicale. Nous ne sommes alors plus du tout tentés de nous satisfaire d'une demande de sacrements plus ambiguë que jamais.

Le travail et les activités syndicales qui y sont liées attirent également notre attention, aiguïssent notre sensibilité sur la *dimension collective et ses rapports à l'Eglise*.

L'Eglise n'existe que comme peuple, comme Corps. Or, l'activité pastorale nous met constamment au contact d'une religion où l'individualisme est roi : la plupart des demandes et des démarches se situent presque automatiquement au niveau de la conscience propre. Même le rassemblement eucharistique a les plus grandes difficultés à sortir d'une sécheresse et d'une froideur de rapports qui rendent parfaitement abstraites toutes les considérations sur l'amour fraternel et la conscience d'appartenir à un peuple de croyants, témoins pour notre monde de l'essentiel Amour de Dieu ...

Et c'est à travers l'action ouvrière, le rassemblement ouvrier, la solidarité ouvrière que nous faisons l'expérience de

l'actualisation de ce qui pourrait être (de ce qui est ?) l'Eglise fraternelle et agissante du Christ. Si le projet du Christ en son Eglise a d'autres dimensions et atteint d'autres réalités, il n'empêche qu'il nous paraît désormais impossible qu'il fasse abstraction de cette dimension collective vécue actuellement par des millions de travailleurs. Car rien n'est plus fondamental et plus essentiel pour l'existence même de la foi que cette réalisation communautaire. Et l'Eglise donne tellement l'image d'une foi hyper-individualisée ... Il nous semble de plus en plus impossible de se dire « d'Eglise » et d'ignorer les dimensions réelles de la vie humaine ; et de refuser, par-dessus le marché, de se reconnaître pêcheur ...

Avec le recul de ces dix ans de vie d'équipe et *plus globalement*, nous constatons que le travail exercé personnellement ou le contact avec ceux qui travaillent nous a *libérés* du souci excessif « d'organiser » l'Eglise, d'annexer, de faire du prosélytisme et d'avoir des « troupes » que l'on tient en main de façon plus ou moins cléricale. Où sont les frontières de l'Eglise, nous ne le savons plus. Par ailleurs, nous n'affirmons plus que les incroyants sont des chrétiens qui s'ignorent, et nous ne voyons plus l'Eglise en train de naître un peu partout. Cela nous a libérés de notre propre désir et de notre propre souci.

Sur le plan de la *réflexion*, notre attitude est beaucoup plus souple et beaucoup moins crispée sur une quelconque idéologie. Nous acceptons l'expression des besoins religieux des gens sans hargne ; nous continuons le travail pastoral sans l'exalter outre mesure, ni considérer qu'il s'agit d'un « bidule ».

Le travail nous aide à *mieux comprendre* les gens, à les respecter même dans leurs demandes « religieuses ». Ce n'est pas que nous en tirions une lucidité extraordinaire, mais tout simplement, le travail nous humanise et nous libère de nos impatiences « d'apôtres » (pas de réunions après 10 heures).

Nous ne cherchons plus d'abord à enseigner, à transmettre la foi, à « fonder l'Eglise », mais nous cherchons avant tout à rencontrer les gens, à les accueillir. Notre souci, notre critère de discernement est devenu « est-ce que nous rencontrons vraiment les gens, est-ce que nous les accueillons ? ».

Enfin, nous acceptons pleinement et totalement le phénomène de l'incroyance. Nous ne confondons plus les gens qui se battent pour un monde plus humain avec « les bâtisseurs de

l'Eglise du monde ouvrier ». L'Eglise se bâtit-elle en milieu ouvrier ? Nous n'en savons rien ! Tout ce que nous savons c'est que les incroyants ne sont pas des apostats et pas plus « des chrétiens qui s'ignorent ». Nous essayons de cesser de tout juger par référence à nous. Nous avons une conscience renouvelée que vivre de la Foi c'est étonnant ! ... Nous croyons que le Seigneur est à l'œuvre dans le monde et qu'il l'est certainement au milieu de nos discussions et de nos actions avec les incroyants. Mais nous nous refusons à dire de quelle façon, car ce n'est pas si simple. Nous et le Seigneur, nous sommes à l'œuvre dans ce monde incroyant qui est notre monde. Nous ne sommes nullement propriétaires de la foi. Dieu nous précède toujours. Nous sommes simplement contents de faire notre travail. C'est à ce prix qu'est la santé de notre foi et la santé de la vie ecclésiale. Nous ne sommes plus ressentis comme une menace, comme les agents d'une Eglise puissante et habile et c'est déjà beaucoup. Si la foi des apôtres s'est décantée c'est bien à la rencontre des incroyants qu'ils le doivent.

La région MIDI-PYRÉNÉES

L'Association dans Midi-Pyrénées

C'est en 1969 qu'a démarré l'Association dans notre région. Tout est parti d'un groupement appelé A.I.D.E.M. (Association Interdiocésaine des Equipes Missionnaires), qui a commencé dans le diocèse de Toulouse.

Des équipes se sont retrouvées autour de cinq critères proposés par Mgr Guyot :

- vie d'équipe
- effort d'éveil d'un laïc missionnaire, spécialement d'Action Catholique

- effort pour un partage de vie
- accepter que cette vie partagée marque la communauté chrétienne
- insertion dans un projet pastoral diocésain.

A partir de ces cinq critères un certain nombre d'équipes se déterminent à opérer une recherche. Les équipes de Toulouse acceptent de se confronter avec les équipes M.D.F. de la région. D'autres équipes des départements voisins se joignent aux équipes de Toulouse. Nous nous retrouvons nombreux (M.D.F. ou pas) de la Gironde, des Pyrénées-Atlantiques, du Gers, du Lot-et-Garonne, du Tarn-et-Garonne, de la Haute-Garonne et de l'Ariège.

Tous ceux qui cherchent se retrouvent là lors de rassemblements trimestriels.

Cette A.I.D.E.M. va se donner des moyens de vivre : responsables régionaux qui essayent de suivre et d'épauler les équipes, surtout les plus isolées ; vie inter-diocésaine avec même quelques nominations, disons plutôt permutations, d'un département à l'autre, entérinées non sans quelques difficultés par les évêques.

La recherche régionale est branchée plus ou moins sur la recherche commune de la M.D.F. Certains ont participé à l'Assemblée générale de la M.D.F. l'été 69.

Et depuis, nous vivons ...

Cependant, à cause de ce type de départ très marqué par Toulouse et de cette A.I.D.E.M. qui a été fabriquée, des ambiguïtés demeurent :

- A quel collectif nous rattachons-nous ? Avec qui ?
- Quel est le sens vrai de notre recherche ?

Au fur et à mesure que nous avançons, beaucoup de copains passent au travail et cette réalité transforme tellement nos vies que certains croient percevoir dans ce groupe un lieu de recherche de pastorale.

Ainsi, peu à peu, un groupe de P.O. (M.D.F. ou non) constate que cette recherche les concerne peu ; ils ont leur rythme de travail autonome.

Et tout dernièrement un autre groupe de P.O. ruraux exprime le désir de travailler à son rythme tout en souhaitant,

au niveau régional, une confrontation de toutes les équipes travaillant dans une même perspective missionnaire.

Le troisième groupe est composé des équipes ayant une responsabilité territoriale.

Qu'advient-il de ces diverses branches ? L'avenir nous le dira. Il semble que nous éprouvions la nécessité de nous retrouver entre prêtres qui sommes dans des situations relativement semblables : P.O. urbains, P.O. ruraux et équipes territoriales. La nécessité d'une confrontation entre nous se fera bien sentir peu à peu. Sans cela la réalité régionale serait remise en question et ce serait un manque à gagner à la fois pour chacun de nous et pour l'Eglise.

Un groupe de P.O. ruraux

Peu à peu, nous avons découvert que nous étions quelques prêtres sur la région à travailler dans l'agriculture. Nous nous sommes retrouvés en janvier 1974 pour la première fois à cinq (trois de la Haute-Garonne et deux du Tarn-et-Garonne). Il nous a paru important de nous retrouver, en plus des rencontres M.D.F. et Association, pour mettre en commun des réalités assez spécifiques que nous vivions.

De fait, tous les trois mois nous nous sommes retrouvés autour de nos problèmes professionnels d'arboriculture et d'élevage et de nos divers engagements syndicaux.

Nous étions tous assez marqués au départ par une réalité d'enfouissement que nous vivions les uns et les autres.

Voici, à titre d'exemple, les questions autour desquelles nous avons travaillé dans nos premières rencontres :

- Est-ce que, comme salarié agricole, j'ai quelque chose à dire dans l'organisation du travail ? Est-il normal que je participe à un travail non rentable sans rien dire ?
- Y a-t-il un moyen pour un ouvrier agricole de faire respecter ses droits quand il est seul devant un employeur à longueur d'année ?
- Problème des relations entre saisonniers (surtout étrangers) et permanents ?
- Qu'est-ce qui me pousse à rester dans la situation où je suis aujourd'hui ? (conditions de travail, salaire ...) A quelles

conditions puis-je y trouver mon compte pour ma vie d'homme et de prêtre ?

Notre recherche s'est centrée progressivement sur *la manière dont nous vivons le sacerdoce dans notre situation de salariés agricoles*. Ainsi, nous avons essayé de nous dire les uns aux autres comment nous nous sentions ministres de l'Eucharistie. « Le travail, disait l'un d'entre nous, est un des lieux de la peine et de la lutte, du péché et de la fidélité, de la rencontre et de l'affrontement. C'est tout cela que j'essaye de célébrer avec Jésus-Christ. »

Plus nous avançons et plus notre Foi se trouve questionnée. L'un d'entre nous disait : « Aujourd'hui, pour servir l'Espérance, on ne peut pas ne pas risquer. Ramener la justice c'est prendre le chemin de l'insécurité et du risque. Refuser l'insécurité, c'est refuser la Foi ».

Au cours de nos cheminements, nous sommes finalement tous amenés à quitter les responsabilités paroissiales que nous avions. Du coup, s'est posée la question de notre travail habituel avec des équipes territoriales. Actuellement, notre groupe s'est transformé pour devenir un groupe de P.O. vivant dans l'espace rural, mais sans être pour autant dans l'agriculture. Nous sommes une dizaine concernés par ce groupe et nous commençons à peine cette nouvelle étape. Nos styles de vie assez semblables ont fait que nous nous sommes regroupés assez spontanément. En effet, la plupart d'entre nous ont fait passer peu à peu au second plan la prise en charge paroissiale pour en arriver à ne plus être liés à une paroisse. Nos vies d'équipe sont donc centrées autour de notre participation à la vie des hommes et la recherche de la signification du sacerdoce dans cette vie humaine.

Comment évoluera la vie de la région ? Il est bien difficile de le dire et de faire des pronostics. En tout cas nous sommes un certain nombre à nous reconnaître dans ce qu'écrivait le Bureau Régional après la rencontre des 29 et 30 mai dernier : « Nous sommes tous bien conscients que notre groupe ne vaut que par la confrontation qu'il permet entre des équipes de prêtres situés en partage de vie quelles que soient leurs situations : qu'ils aient ou non des responsabilités paroissiales, qu'ils soient urbains ou ruraux. C'est cela qui est proposé à tous les volontaires et c'est cette confrontation qu'il faut sauvegarder avant tout, même si certaines modalités de travail par groupes spécialisés s'avèrent nécessaires. »

Vivre l'Association

C. Pichaud - J. Vinatier

(Synthèse des carrefours)

Nous étions quelque cent quarante personnes (membres d'équipes, responsables diocésains, évêques) réparties à deux reprises, en treize carrefours. Nous avons partagé et réfléchi,

*notre insertion dans les réalités humaines,
nos solidarités et nos combats,
notre cheminement dans la foi,
notre responsabilité ecclésiale.*

Il est, bien sûr, impossible de reprendre tout ce qui s'est dit dans les carrefours. Ceci est plutôt un bouquet où ont été rassemblées quelques fleurs de chaque carrefour ...

Première partie :

**Vivre à plein nos conditions de vie
telles qu'elles sont, et les vivre ensemble**

Des mots comme « insertion », « solidarités », « combats » semblent diversement compris ou admis. Heureuse-

ment, sans s'arrêter aux mots, on a parlé des situations ou conditions qui sont les nôtres. En voici un aperçu ...

Le partage de vie par le travail

C'est un fait : le travail salarié tient une place importante dans notre vie collective. (A noter que, sur ce point, religieuses et laïcs se sont peu exprimés ... ou bien leur expression n'a pas été retenue).

Au départ, le travail a pu être choisi « pour se mettre en situation de donner un nouveau visage d'Eglise », ou « pour se rendre proche des plus loin », ou « pour casser l'image du prêtre voué au culte et à l'enseignement » ...

En fait, quand on est salarié, et surtout quand on l'est depuis un certain temps, le travail est vu comme « la situation commune » de l'ensemble des gens et en même temps comme « un moyen privilégié » de remplir notre mission.

Il est très difficile de faire sentir à quelqu'un qui ne travaille pas ce qu'est le travail. Pour le comprendre, il faut en faire l'expérience, il faut l'éprouver dans sa chair et sa psychologie. L'un de nous le dit à propos du chômage : « Avant, je parlais du chômage. Maintenant j'y suis. Je suis là, avec des dizaines d'autres, on voit passer beaucoup de patrons qui nous regardent de la tête aux pieds pour voir si on fait l'affaire. Ce n'est plus pareil. »

De l'extérieur, le travail, pour les prêtres est parfois vu comme une solution de facilité. En fait, comme le dit un carrefour, il faut « tenir » au travail, « continuer de subir toutes les conditions du travail ». Et un autre ajoute qu'il faut se bagarrer souvent autant

contre les copains de boulot que contre les patrons.

De plusieurs façons, il a été dit et montré que le travail nous façonne, nous modèle, nous refabrique. Et c'est vrai ! ... Il suffit d'ajouter que le non-travail nous façonne et nous modèle autant, mais autrement.

Cela m'amène à parler des tâches des permanents.

Le style de vie pour un permanent

Certains ont choisi d'être permanents pour « essayer de faire évoluer l'Eglise de l'intérieur », même s'ils ont parfois (ou souvent) l'impression que c'est impossible.

L'un de nous a raconté comment il s'est transformé (converti), tout en restant permanent. Il était dans un secteur rural où il n'y a pas de prêtre au travail. Il est parti en urbain, faisant équipe avec des P.O. Il raconte : « J'habite tout seul en F2. Je prends ma voiture tous les matins pour aller à mon travail à moi : la paroisse où je suis permanent. Les copains P.O. prélèvent une part pour moi sur leur salaire. Avant, j'avais toujours habité une belle maison : là, j'ai une maison sans prestige, ce qui favorise les relations de quartier. Je me rends compte que je n'ai plus de pouvoir. Avant, un gosse qui ne serait pas venu au caté, je l'aurais engueulé ; maintenant, je lui dis : « Tu nous manquais ! ». Les copains P.O. m'ont dit : « Tu sais, la vie, elle est imposée aux gens ! ». C'est vrai : cette vie, j'ai à

l'accueillir telle qu'ils la vivent, comme quelqu'un qui n'a rien à dire (= sans modèles préalables). J'ai à accueillir ceux qui viennent demander quelque chose à l'Eglise, et en même temps à résister à la captation de paroissiens qui voudraient me renfermer dans un style de vie de paroisse que je refuse. »

Il importe de dire que, si le travail est vu comme un moyen privilégié d'insertion et de solidarité, il n'est pas le seul. Des permanents eux-mêmes peuvent participer à des associations sportives et culturelles, à des groupes d'action municipale, etc. Tout cela peut contribuer beaucoup à modifier le style des relations et c'est capital.

(A noter que les évêques et vicaires généraux sont tous présentés comme « permanents » mais aussi comme « cas particuliers ». Les évêques se disent souvent insérés dans les réalités humaines « par médiation » parce qu'il leur est difficile d'avoir des « rapports directs ». Beaucoup parlent de leurs racines familiales. Certains disent l'importance des contacts par l'auto-stop, ou le marché. Tel évêque réserve chaque semaine une matinée où il reçoit sans rendez-vous. ...)

Ne pouvant pas tout dire sur la vie des permanents, je conclurai seulement : la situation de permanent a des limites en même temps qu'elle est utile. Il en est de même de la situation de salarié. Cela nous conduit à parler de la complémentarité des deux, assurée en particulier dans l'équipe.

L'équipe et les autres formes de relations

Des permanents déclarent : « Nous ne concevons plus notre ministère autrement qu'en lien étroit avec des prêtres au travail ». Et des salariés : « Nous voulons garder le paroissial, parce que nous ne voulons pas le séparer du travail ! ».

Les raisons ? Côté permanents : « Ça nous oblige à vivre autrement le paroissial ». Côté salariés : « Ça nous permet parfois d'exprimer notre foi ». Mais surtout, plus profondément, les uns et les autres, ensemble, disent : « Les gens ne nous séparent pas : à leurs yeux, c'est l'équipe qui compte ! ».

Encore faut-il ajouter qu'il ne suffit pas de faire équipe : il faut que se réalise une véritable interpellation mutuelle. A cet égard, la situation des travailleurs à mi-temps (donc semi-permanents) est importante. Mais faire équipe entre prêtres ne suffit pas non plus ...

Nombre d'entre nous ont parlé de l'Action catholique. Souvent, c'est là que « nous avons appris à écouter, à faire équipe, à être avec ». L'A.C. est un lieu privilégié de la « rencontre entre vie et foi ». Enfin l'A.C. et les équipes diversifiées sont essentielles parce que « l'Eglise doit devenir Peuple de Dieu ».

Deuxième partie :

Vivre avec et pour les PAUVRES et les INCROYANTS

En lisant et relisant les comptes rendus, j'ai été frappé de voir combien ces deux mots revenaient souvent.

Un carrefour dit : « La pointe de la Mission, c'est d'être polarisée par les incroyants et les pauvres ». Un autre : « Choix du travail : par souci de vivre une attitude de vérité avec tout un monde incroyant, et souci de vivre un témoignage de Jésus-Christ dans un partage de vie avec les pauvres. »

Les incroyants

Je n'en dis que deux mots ici, car on y reviendra à propos de la Foi (3^e partie).

Un carrefour note : « Nous représentons une grande diversité d'insertions. Mais nous avons un terrain commun : la non-foi. »

Et un gars : « Par le travail, j'ai découvert un monde pour lequel mes idées, mon langage étaient étrangers ; des gens dans la vie desquels la foi n'a pas de place ». Et je souligne cela en disant qu'il y a un monde entre la rencontre d'incroyants à propos d'actes du culte ou autres, et la vie habituelle avec eux : comme pour le travail, c'est une question d'expérience, et c'est au fond intraduisible.

Les pauvres

Si on en parle tant c'est peut-être parce que l'argent nous paraît exercer partout ce que l'un de nous appelle « une domination effrayante ».

Notre première attitude, par rapport aux pauvres, c'est de vouloir être avec eux, l'un d'eux le plus possible. « Travailler = partager une pauvreté de condition ». De fait, nombre d'entre nous semblent avoir choisi des emplois sans qualification parmi les ouvriers considérés comme les plus pauvres : ouvriers agricoles, ouvriers du bâtiment, migrants ... Mais là se pose une question : où sont les plus exploités ? Ce peut être ceux que je viens d'énumérer, mais ce peut être aussi de tout petits exploitants agricoles, et plus largement tous ceux qui n'ont pas de moyens d'expression ni d'organisations et particulièrement le T.M., qui nous provoque au moins à travers les travailleurs immigrés, soit là où nous travaillons, soit dans des associations auxquelles nous participons. Et là, les pauvres de pouvoir rejoignent les pauvres d'avoir.

Notre deuxième attitude, c'est un combat avec les pauvres contre l'injustice. « Par le travail, on se trouve dans une situation de lutte de classes. Il y a des cassures. Mais il arrive que le dialogue avec des gens des milieux indépen-

dants reste possible, même si on est engagé sans compromission avec le milieu ouvrier. » Dans ce combat, plusieurs soulignent que nous devons prendre toute notre place mais rien que notre place : ne pas empêcher des gens de prendre leurs responsabilités, nous engager sans (re) devenir des notables. C'est sans doute en pensant à ce combat qu'un carrefour dit : « Nos vies ont un

enjeu politique. Il ne s'agit pas de sacraliser la dimension politique de nos vies ou un engagement précis. Mais il faut agir ! »

Au total, nous perdons des solidarités (avec un monde de pratiquants, avec les possédants et les puissants) pour en vivre d'autres (avec les incroyants, les pauvres, les humiliés, les sans défense).

Troisième partie :

Vivre la foi au cœur d'un monde incroyant

« Le contact avec un monde pour lequel Dieu, pratiquement, n'existe pas, c'est le choc décisif ! »

Effectivement, des carrefours, il semble ressortir que tout ce que nous vivons, pensons, disons de la foi est désormais, pour nous, inséparable de l'incroyance dans laquelle nous baignons largement.

Constatant que, au vocabulaire « message, universalité, mission ... » se substitue le vocabulaire « témoignage, particularité, recherche ... », certains se demandent si « l'incroyance n'est pas présente à l'intérieur même du croyant ».

Partant des mêmes constatations, d'autres parlent d'un « retournement de la foi » qui tiendrait au fait que, en changeant de situation et de vie, on change de philosophie : de l'idéalisme, on passerait au réalisme.

Beaucoup décrivent leur situation actuelle de croyants en parlant de « déca-

page », de « mise à nu », de « nuit » de leur foi.

Deux témoignages parmi d'autres :

« Au début, partant au travail, je me disais : " Vous allez voir ce que vous allez voir ! ". Mais bien vite tout a changé. En recevant les questions des uns, en partageant la souffrance des autres, en découvrant les espérances des gars au travail, j'ai laissé mes idées pour accueillir toutes ces réalités.

J'en suis au stade du *décapage de ma foi*. Ce que je croyais propre à ceux qui se réfèrent à l'Évangile, je le découvre vécu par des gens qui ne connaissent pas l'Évangile. Je ne peux plus diviser le monde en « croyants » ou « incroyants ».

« Le travail a joué un rôle de " décapage " pour ma foi. J'ai cherché des fondations. J'ai dû reconstruire. Je ne l'ai pas fait seul. Des chrétiens m'ont aidé, mais aussi des non-pratiquants. »

Quand on parle ainsi est-ce que ça veut dire qu'on se sent menacés de devenir incroyants, ou qu'on se sent acculés à devenir mystiques ? Il se pourrait bien que le mysticisme se démocratise par la force des choses. En tous cas, plusieurs disent que l'incroyance nous oblige à « un mûrissement », à « une plus grande lucidité sur la foi ».

Ce mûrissement et cette lucidité semblent prendre la forme de la pauvreté.

Dire ou vivre la foi

Il arrive qu'on nous reproche d'être bien « discrets » sur la foi. Il se peut que notre discrétion soit parfois exagérée ou maladroite. Mais n'aurait-elle pas aussi quelque chose à voir avec le secret messianique tel qu'en témoigne saint Marc ?

Beaucoup sont amenés à approfondir *la pédagogie de Jésus* dans les Évangiles : « Jésus aide chacun à faire la lumière en lui-même (la Samaritaine, Nicodème, Zachée ...) ». « Celui qui fait la vérité vient à la lumière ». C'est aussi notre rôle.

Des choses nous paraissent claires et souvent nous rejetons « la fausse image de Dieu que rejettent beaucoup d'incroyants ».

Mais en même temps, « nous sommes de plus en plus embarrassés pour parler de Dieu. Il faut relativiser notre parole sur Dieu. Cela va même jusqu'à la tentation de se taire ».

« Je ne pars plus d'idées toutes faites, mais des réalités de la vie qui m'interrogent. »

« Ma foi était faite de savoir ; maintenant, il s'agit d'une foi vécue. »

« Ma foi : je la disais aux autres ; maintenant elle m'apprend à écouter ce que les autres ont à me dire. La foi c'est une marche : on n'a jamais fini de découvrir Jésus-Christ. »

« La foi c'est une recherche. Je n'enseigne plus : je cherche avec. On était habitués à *dire* la foi. Maintenant, on est acculés à la *vivre*. »

La pauvreté est le cœur même de l'attitude de la foi

Pour nous, la foi apparaît moins « normale » et plus « insolite » ; en ce sens que nous la voyons mieux comme une surprise que Dieu nous fait : comment se peut-il que nous soyons croyants ?

Alors, notre regard de foi et notre prière se font très pauvres : au lieu de vouloir toujours chercher et désigner « Dieu là-dedans », découvrir, dans la prière, dans la messe, que « Dieu a quelque chose à voir avec tout ça ».

« Comme aumônier, dit l'un de nous, j'ai été quinze ans spécialiste de l'A.C., et je lisais la foi dans la vie des autres. Maintenant, depuis cinq ans que je suis au travail, il me faut vivre et élaborer la foi par moi-même. » En face, un autre, qui a toujours été aumônier d'A.C., et qui le demeure sans être au travail, observe en lui la même transformation. C'est peut-être le signe que cette transformation de la foi n'exige pas le travail. Par contre, dans tous les cas, elle exige

une grande vérité de relation, en particulier une relation fréquente et profonde avec l'incroyance.

Cela ne peut pas se faire seul, car j'ai besoin de la foi de mes frères, et eux ont besoin de la mienne ; mais cela est difficile ; en équipe, on parle plus facilement de la vie de la foi ; mais n'est-il pas normal que ce qu'on vit de plus profond (un amour, une foi) soit aussi ce qu'on a le plus de peine à exprimer ?

Dire la foi : cela s'apprend

Plongés dans un monde qui ne fait pas référence au Christ, *il faut un apprentissage* :

- « Je ne sais plus comment parler aux hommes ».
- « C'est la vie qui m'a appris à avoir une grande discrétion ».
- « J'ai appris à ne pas dire une parole que je n'ai pas d'abord vécue et " payée " dans ma chair ».

On découvre que *parler de Dieu* ce n'est pas si simple.

« On nous dit : vous prêtres, vous évêques, vous ne parlez plus de Dieu, mais de l'homme ! En fait je m'aperçois que je " baptisais " facilement *Dieu* des pensées toutes faites — ou même des instincts. J'aurai à me taire davantage quand je parle de Dieu. Car quel est ce Dieu auquel je crois ? Est-ce le " Dieu inconnu " que Paul prêchait aux Athéniens ? Dieu est toujours au-delà, au devant de moi, il nous échappe toujours. »

Dire sa foi, oui, mais à qui ?

« Il y a ceux qui sont assoiffés de vérité, ceux qui sont en recherche. Et puis, il y a ceux qu'on découvre figés dans leurs convictions, et qui ne recherchent rien. On ne peut dialoguer de la même façon. »

Plusieurs ont découvert que le terme « incroyant » qu'on emploie si facilement ne correspond pas à la réalité :

« Les chrétiens — c'est un " incroyant " qui parle — me considèrent avec pitié : " Comment pouvez-vous, me disent-ils, ne croire à rien ? ". Et je leur réponds : " Vous vous trompez tout-à-fait. Je crois à beaucoup de choses, et certaines fort importantes, et je leur consacre le meilleur de moi-même. Dites, si vous voulez, que *je crois autre chose ou autrement que vous*. »

Cette remarque est capitale, car elle est un appel et elle invite au dialogue : « Il ne faut pas plaquer trop vite ce mot " incroyant " sur quelqu'un. Ce qui ne m'empêche pas de me sentir *différent* dans bien des comportements : désir de conversion de ceux contre qui je lutte — pardon, etc. »

" La foi ne m'appartient pas : c'est la foi de l'Eglise "

Cette remarque, ainsi que le terme d' « Eglise » a entraîné plusieurs réflexions, mais surtout des « vœux ».

L'Eglise ne doit plus apparaître comme une citadelle monolithique, mais comme un espace de liberté.

L'Eglise n'a pas à présenter une morale préfabriquée, mais à éclairer les choix humains à la lumière de l'Evangile.

L'Eglise, c'est là où devrait se vivre une recherche de la vérité et du sens.

Quatrième partie :

Vivre l'Eglise au cœur des réalités humaines

Un secrétaire note que, dans son carrefour, toute la discussion sur l'Eglise tournait sans cesse autour de quatre pôles : Foi — Eglise — vie — monde. En regroupant ces pôles, on peut les ramener à deux et dire : tout ce que nous vivons, pensons, disons de l'Eglise est désormais, pour nous, inséparable des réalités humaines où nous sommes insérés. « Vous comprenez : quand une population compte 80 % d'ouvriers (ou davantage), quand elle compte 1 % de pratiquants (ou moins), ça nous marque. Quand, dans un secteur plein d'ouvriers, le bâtiment-église est plein de bourgeois, il y a quelque chose qui bloque ... »

Depuis quelques années, on a beaucoup parlé de l'Eglise comme « signe et sacrement du salut », et cette perspective est pleine de richesse. Mais il faut bien voir que, pour être signifiante, l'Eglise doit rejoindre les hommes au niveau des projets et des engagements qui leur tiennent le plus à cœur et qui sont les plus déterminants pour la construction du monde. Que l'on parle

L'Eglise fait trop souvent écran, comme institution, pour être vraiment signe de Jésus-Christ.

Et cette dernière remarque :

« Il faut vivre maintenant la Foi sous le regard de ceux qui ne partagent pas notre foi, et ça change tout ».

de « combat pour l'homme », et non plus de « combat pour les droits de l'Eglise », cela n'est pas indifférent.

De même, nous devons sans doute perdre l'habitude de regarder l'Eglise sous son aspect numérique, et par contre nous habituer à « une Eglise dont la nature est d'être minoritaire ». Son but : « révéler le mystère de Jésus-Christ travaillant partout dans le monde ». Notre but : « non pas faire du prosélytisme, mais être au service d'un Royaume déjà là dans le monde ».

Nos situations sont diverses dans leurs chances et leurs limites

Un évêque reconnaît que, malgré tous ses efforts, il est « un peu prisonnier de la réalité Eglise, qui fait obstacle aux réalités humaines ».

Du côté des prêtres, on fait cette constatation : « Nous sommes passés

d'un sacerdoce d'administration des sacrements à un sacerdoce d'annonce de l'Évangile (au sens d'évangélisation) ; nous ne sommes plus seulement des serviteurs de la communauté chrétienne, mais des apôtres parmi les incroyants ». Un prêtre au travail à mi-temps, pensant aux incroyants et aux pauvres, exprime ainsi sa perspective : « Je crois avoir à être moins ministre du culte que ministre de l'Évangile, et je ne crois pas pouvoir être vraiment ministre de l'Évangile sans être en même temps, et de plus en plus, ministre de la justice. »

D'autres ajoutent : « Les prêtres sont des hommes charnières entre des groupes différents ; ils aident les chrétiens à découvrir leurs responsabilités propres et à les assumer. »

Les religieuses sont souvent associées à la réflexion, à la recherche et parfois à la responsabilité de l'équipe sacerdotale.

Mais plusieurs s'interrogent : quelle est, à partir de leur vocation, la responsabilité ecclésiale particulière des religieuses ? Il ne s'agit pas, en effet, de leur demander de suppléer les prêtres.

Les laïcs, hommes et femmes. Les mouvements d'A.C. ont une place particulière à partir de leur expérience d'évangélisation d'un milieu. Mais il y a aussi d'autres laïcs susceptibles de prendre des responsabilités importantes. Certains en ont déjà au niveau de groupes particuliers (catéchèse) ou même de la communauté tout entière.

Finalement, on prend de plus en plus conscience que l'on doit tendre à une « responsabilité-peuple-de-Dieu » dans la

ligne où l'a remis à jour le Concile. Au temps de saint Paul, les chrétiens n'étaient-ils pas tous « responsables de leurs responsables » ? (Cf. le livre : Le ministère et les ministères dans le Nouveau Testament. Le Seuil). Mais il faudrait creuser ce que cela pourrait devenir concrètement aujourd'hui.

Responsables de quelle Eglise ?

Ici, les réponses deviennent plus précises.

L'Eglise doit présenter au monde un nouveau visage. Pour cela, il faut :

- Qu'elle tienne compte de *ceux qui ne sont pas chrétiens*, mais sont animés par un autre sens de la vie. Cela veut dire qu'elle redevienne une église d'évangélisation.
- A cause de tous ceux qui sont en recherche, qu'elle présente des « *espaces de liberté* » ; chacun doit se sentir accueilli comme il est.
- Qu'elle se mette, pour entrer dans un vrai dialogue avec le monde, *au service des hommes et de leurs tâches*. Cela suppose que les responsables ont un partage de vie régulier, par le travail, ou par d'autres participations.
- Que l'Eglise privilégie *le service des pauvres*, de ceux qui sont rejetés, écrasés. C'est parce qu'elle est au service des pauvres que l'Eglise n'est pas neutre, mais prend parti dans les luttes, afin que les pauvres obtiennent justice et dignité.
- Que les diocèses fassent des *choix missionnaires* clairs et cohérents.

Qu'ils donnent aux membres des équipes associées des moyens sérieux de continuer à vivre leur vocation dans d'autres équipes ou d'autres diocèses (si, par exemple, leur équipe éclate ou se disloque).

Cela demande aux responsables de « vivre en même temps *la lutte et la contemplation* ».

Parce qu'elle a à faire face à des besoins nouveaux, parce que les communautés traditionnelles ne lui permettent plus d'être « signe » au milieu du monde, l'Eglise locale doit faire preuve de « *créativité* ». Ici naissent des communautés nouvelles, sous diverses formes, communautés comportant partage et célébration.

Ailleurs naissent des « écoles de la Foi » : même très modestes, elles permettent aux chrétiens qui le désirent de devenir plus responsables ..., etc.

Ces mutations amènent bien des conflits...

... à tel point qu'un carrefour dit : « Vivre l'Eglise, c'est vivre des conflits ».

Conflits avec des gens, par exemple lorsque l'un de nous déclare : « Je ne peux pas me sentir frère dans la foi de quelqu'un qui écrase délibérément les autres. Mais je me sentirai son frère s'il commence à faire un pas (conversion) ».

Conflits avec le clergé voisin qui peut être insécurisé par nos positions ou comportements.

Conflits, pour les religieuses, avec leur communauté qui n'évolue pas à la même vitesse, ou pas de la même façon.

Enfin, et surtout, conflits intérieurs à nous-mêmes. Quelqu'un dit : « L'Eglise est très présente dans mes préoccupations. Mais ce qui me façonne, c'est la vie des gens avec qui je suis ». Et un autre : « J'ai le sentiment d'avoir un pied dans l'Eglise, et un autre dehors. Je ne peux plus prêcher parce que je ne peux pas dire la foi comme je la pense. »

Parce que les membres des équipes se trouvent ainsi « aux frontières du monde et de l'Eglise », ils attendent beaucoup de la recherche et des solidarités qu'on vit dans l'Association.

FACE AUX ÉVÉNEMENTS

L'équipe de Montreuil-Bellay (49)

Ces dernières années, des événements importants se sont déroulés dans le secteur de Montreuil-Bellay :

- lutte contre l'extension du camp militaire de Fontevraud

- dépôt de bilan d'un groupe de culture et de conserve de champignons
- licenciements dans une usine de viande, SIVIPA
- dépôt de bilan de la laiterie ANY.

Comment l'équipe s'est-elle sentie concernée ?

De ces événements nous retiendrons seulement celui de la SIVIPA, parce que l'équipe elle-même est en prise directe avec le monde ouvrier par certains de ses membres et aussi parce que tous nous connaissions des gens directement engagés dans ces événements.

Installée depuis cinq ans dans la Zone Industrielle de Montreuil-Bellay, la SIVIPA faisait depuis toujours parler d'elle : salaires très bas (boucher au Smig), beaucoup de choses anormales au plan social, essai de syndicat détruit par le patronat ; la commune en procès avec la SIVIPA qui n'a jamais payé l'eau qu'elle utilise, etc.

Pourtant le 7 août 1975, l'événement du licenciement de Raymonde et du délégué syndical C.G.T., Christian, a agi comme un détonateur : c'est l'événement choc, surtout que le moyen employé par la direction pour virer Raymonde paraît ignoble. Sur son lieu de travail, la veille de ses congés, le directeur a prié Raymonde d'ouvrir son sac personnel, et stupeur : deux saucissons dedans ! C'est la faute grave qui permet de licencier sur le champ sans préavis, ni indemnité. Bien entendu Raymonde ne trouvera jamais qui a glissé ces deux saucissons dans son sac et prévenu la direction. Celui-ci espère sans doute qu'après les congés tout sera oublié.

Pour Christian, au retour de ses vacances, on lui demande de signer un engagement comme quoi il ne militera pas à l'intérieur de l'usine : il refuse, alors c'est la porte.

Raymonde prend contact avec les responsables C.G.T. de l'U.L. Saumur et de l'U.D. Angers et avec les paysans travailleurs ; et elle porte plainte. L'opinion publique se trouve sensibilisée.

— *Au niveau de l'usine*, tout un mouvement de solidarité se met en place : pétitions, grève ..., pour la réintégration des ouvriers licenciés, ce qui a entraîné : lettres d'avertissement, puis licenciements pour les personnes qui se sont plus engagées dans la grève.

— *Au niveau de la population*, une manifestation est organisée le 23 septembre 1975 par les différents syndicats : C.G.T., C.F.D.T., F.E.N., Paysans

travailleurs ..., ce qui donnera naissance plus tard à une « Intersyndicale ».

Pour le Montreuillais, la manifestation est quelque chose de très nouveau, cet événement provoque une mobilisation importante de la population, ce qui ne s'était jamais vu sur le plan ouvrier.

Les membres syndiqués de l'équipe se sentent directement concernés : cet événement touchant leurs convictions profondes, leur lutte patronat / classe ouvrière. L'événement est révélateur de ce qu'ils vivent dans leur propre milieu. Mais c'est toute l'équipe qui, en fait, s'est sentie concernée, sensible depuis longtemps au climat anti-social de l'usine, connaissant très bien des gens engagés dans la lutte, suivant de près les articles de journaux et ayant souvent l'occasion d'en parler avec les uns et les autres.

Comment ces événements ont-ils été vécus ?

L'ensemble de l'équipe a suivi ces événements de près : on a essayé de faire s'y intéresser ceux qu'on connaissait bien, on espérait une prise de conscience de la classe ouvrière.

Toute l'équipe participe à la manifestation du 23 septembre. Aussi, à partir de cette manifestation, c'est l'ensemble de l'équipe qui s'est située et qui est partie prenante. La population (souvent derrière les rideaux) a pu s'en rendre compte.

De plus, il a fallu répondre à un tas de questions : « Pourquoi une religieuse

à la C.G.T. ? Pourquoi les religieuses, les prêtres au travail ? etc, etc. » Cela nous a obligés à préciser notre option, à réfléchir sur les vraies raisons de notre insertion humaine.

Il y a eu aussi le fait d'être assidus à suivre les différents jugements provoqués par les licenciements illégaux.

Ces événements nous ont permis de nous situer plus nettement au plan politique et syndical. Cela explique pour les uns ou pour les autres l'adhésion à l'Intersyndicale ou l'option socialiste. L'affaire SIVIPA provoque, en effet,

l'existence d'une intersyndicale qui voit se grouper, pour lutter ensemble, des militants engagés dans divers syndicats : C.G.T., C.F.D.T., F.E.N., Paysans travailleurs. Cette Intersyndicale a permis de mieux se connaître entre syndiqués diffé-

rents. A propos du monde enseignant : un ouvrier disait : « On ne croyait pas que ces gars-là (instituteurs) puissent s'intéresser à nos problèmes ». Pour tous, c'est une prise de conscience de l'importance de l'action collective.

Options et solidarités de l'équipe

Nos options et nos solidarités se vérifient dans l'événement lui-même (surtout par notre participation à la manifestation), dans ce qui a été vécu ensuite et que nous venons de décrire, et dans tout ce qui continue de se vivre.

Cependant, nous constatons actuellement que tout le temps où il y a eu des jugements au tribunal, s'est manifestée

une réelle solidarité ; mais maintenant on a l'impression que c'est du passé, un peu comme un dossier classé ...

Et pourtant il y a quelque chose qui dure : de cette lutte commune, d'autres solidarités sont nées ; et, en tout cela, c'est le même combat qui continue, c'est toujours le même but.

Signification au niveau de la Foi et de l'Eglise

Le fait que toute l'équipe se soit située globalement du côté des ouvriers licenciés a déjà une signification pour les gens au niveau de l'Eglise locale. Nous avons réalisé un petit peu ce qu'on essaie de dire : la foi doit se traduire à travers les gestes de la vie.

Pourtant il est très difficile de dire en quoi la foi a été transformée. La foi que nous avons apprise au catéchisme, qui consistait surtout en une doctrine et en de bonnes actions à faire, n'a plus guère de signification. « Dans la foi, dit un membre de l'équipe, j'essaie de voir Jésus-Christ dans ces hommes bafoués et humiliés aujourd'hui, de voir Jésus-

Christ aussi dans ces hommes qui essaient de relever la tête. » Notre foi devient avant tout attachement à une personne qui nous invite constamment à confronter notre vie concrète à l'Evangile et à nous engager à son service avec tous ceux qui, même sans connaître Jésus-Christ, œuvrent dans le sens de l'Evangile vécu.

Bien sûr certains milieux, et en particulier le milieu indépendant, ont tendance à voir dans cette attitude une simple option politique. Et pourtant pour les milieux plus populaires, tels que « la Herse » à Montreuil (petite ZUP de Montreuil), « les curés ne sont plus

ceux qu'on a connus jadis ». Ils sont moins considérés comme des notables. Ils ne représentent plus un système de pensée et de société qui n'apporte pas grand chose à toute une partie de la population. Ils sont au cœur des problèmes qui se posent dans la vie des hommes aujourd'hui et les vivent avec eux. « Ils sont du côté des ouvriers ... » Mais il faut s'accrocher, car certains essaient toujours de nous récupérer pour conserver un « statu quo ».

La signification au niveau de l'Eglise, c'est surtout la naissance d'une petite équipe d'A.C.O. ; cependant elle n'est pas tombée du ciel. Depuis longtemps, quelques membres de l'équipe provoquaient individuellement ces chrétiens à réfléchir sur leurs engagements. L'événement de Raymonde a permis à ces chrétiens engagés dans la même lutte de se regrouper pour se dire leur foi au cœur de leur vie, de leurs engagements : un ouvrier disait : « Je vis mieux ma foi dans le syndicat qu'à l'église le dimanche ... ». L'affaire SIVIPA a permis à cette équipe de s'épanouir, de mûrir, en particulier dans cette réunion du 15 juin 1976, où elle avait invité, pour porter un regard de foi sur les événements de la SIVIPA, des responsables A.C.O. d'Angers et de Saumur et en même temps, des gens du secteur, directement engagés dans cette action (même s'ils n'étaient pas chrétiens).

Et ce n'est pas seulement une équipe qui est devenue plus responsable, mais une communauté d'Eglise qui s'est sentie en lien avec tout un ensemble de chrétiens qui menaient le même combat (les responsables d'Angers et de Saumur apportant l'écho des luttes qui se vi-

vaient ailleurs), c'est une communauté d'Eglise qui s'est efforcée de regarder l'événement à la lumière de l'Évangile.

Bien sûr certains étaient tentés de ne voir que l'échec : le patron avait réussi, pas de C.G.T. à la SIVIPA, l'argent avait eu encore raison de tout : en payant, l'usine s'était débarrassée de tous ces militants gênants. Et cependant des richesses sont apparues : même à l'usine, les ouvriers ont pris conscience de leur situation d'exploités, de l'impossibilité de réagir seuls, de la puissance de l'argent, de la malhonnêteté de la direction.

Mais, c'est autant en dehors de l'usine que nous pouvons découvrir le positif : cette conscience ouvrière, cette solidarité qui s'est révélée surtout par la manifestation (Saumur et Thouars étaient présents), la naissance de l'Intersyndicale qui a maintenant son local.

D'ailleurs le positif a dépassé largement Montreuil. Il y eut une prise de conscience beaucoup plus large : des prêtres, des religieuses, des chrétiens ont vécu pour ainsi dire un nouveau visage d'Eglise, il peut se résumer dans cette expression qui a été apportée dans cette soirée du 15 juin : « AIMER, C'EST LUTTER ... LUTTER C'EST AIMER ». Aimer quelqu'un, c'est l'empêcher de nuire à l'autre, c'est l'aider à lui faire prendre conscience que l'homme n'est pas une machine qu'on déplace ou qu'on met dehors, qu'on détruit si elle nous gêne. Ce nouveau visage d'Eglise est loin de celui qu'on avait auparavant ; quelqu'un disait : « Dans ma famille, on ne devait faire du mal à personne, il fallait pardonner, se résigner, et ainsi on a beaucoup utilisé l'Eglise ... ».

En somme l'équipe d'A.C.O. avait découvert ce soir-là que c'est au nom de l'Amour qu'elle luttait. Et le fait que des chrétiens se soient réunis a une valeur pour le monde ouvrier de Mon-

treuil-Bellay, en même temps que cela les a reliés à tout un ensemble et leur a donné une dimension d'Eglise en monde ouvrier.

Présence des chrétiens et des religieuses

La présence des chrétiens est déjà perçue à travers tout ce que nous venons de dire sur la signification de l'événement au plan de l'Eglise : il nous aurait été difficile de le dire sans eux. Par ailleurs, il nous faut ajouter : la plupart des chrétiens présents à la manifestation ou aux différents événements qui ont marqué la SIVIPA, l'étaient le plus souvent en tant que militants ou membres de leur organisation syndicale. Mais les contacts ou rencontres que nous avons avec eux nous permettent de dire que, s'ils n'agissaient pas d'abord au nom de leur foi, cette foi en Jésus-Christ n'était pas indifférente à leur action : elle les interroge ; pour certains c'est un stimulant, pour d'autres une référence. A travers l'action syndicale, ils rejoignent Jésus-Christ continuant son œuvre de libération. Il faut encore signaler que

ces militants sont repérés comme chrétiens et en lien très étroit avec l'équipe des prêtres, ce qui aux yeux des incroyants peut avoir valeur de signe, celui d'une autre Eglise, non pas celle du rassemblement du dimanche, sans grande signification pour eux, mais celle qu'ils laissent apparaître à travers leur action, une Eglise au cœur de la vie, luttant avec eux et prenant le parti des sans voix.

En résumé, il y a eu un événement important dans le secteur. Un certain nombre d'organisations ont pris position. Dans ces organisations, des chrétiens étaient présents ; et cela a posé et continue de poser des questions à l'EGLISE qui doit pouvoir à travers toute la vie ETRE SIGNE DE JESUS-CHRIST ...

La lecture de l'action de Dieu dans les événements

(Témoignages des carrefours)

« Où est ton Dieu ? »

Je prendrai le pain de la terre
et j'en ferai le pain de ton amour
pour nous.

« Où est ton Dieu ? »

Je boirai le vin de tes noces
en proclamant partout
que l'homme est invité.

Cette expression, chantée dans une des célébrations de l'Assemblée, traduit assez bien la recherche de ceux qui se sont retrouvés en carrefours pour échanger sur « l'action de Dieu ».

*
**

Lecture difficile...

De l'avis de tous c'est une recherche pleine de *difficultés* « parce qu'on ne veut pas plaquer la parole de Dieu sur les événements » — « parce qu'au fond nous sommes des rationalistes : on cherche inconsciemment des lumières de type explicatif ou scientifique : mais alors on n'est plus dans le domaine de la foi. »

... préparée par l'accueil de la Parole de Dieu

« La parole de Dieu » : c'est vrai que les événements, nous devrions les lire à la lumière de l'Evangile, de la Bible. Mais cela souligne de nouvelles difficultés :

« La parole de Dieu n'est pas un objet : tant qu'elle n'a pas rejoint une conscience, elle n'existe pas pour cet homme, cette femme, ce groupe.

La Bible nous donne de grandes orientations, de grands axes : elle n'est pas un recueil de solutions, de recettes.

La Bible ; avouons que nous ne la connaissons pas assez.

La parole de Dieu : il faut d'abord écouter *ce qu'elle dit* (importance des exégètes sérieux, de la Bible de Jérusalem ou de la Bible œcuménique) avant d'entendre *ce qu'elle nous dit*. »

Tout le monde est bien conscient que c'est la fréquentation de l'Écriture qui est le meilleur apprentissage de la lecture de l'action de Dieu.

Dieu n'est pas...

« Où est ton Dieu ? » se traduit aussi par « Quel est ton Dieu ? ». Puisqu'il s'agit de lire l'action de Dieu, il faut bien répondre à ces questions.

Et les premières réponses que l'on découvre, dans les carrefours, rejoignent spontanément celle des grands mystiques : il est plus facile de découvrir *ce que Dieu n'est pas (là où Dieu n'est pas)* plutôt que ce qu'il est.

« Dieu n'est pas quelqu'un qu'on possède, qu'on connaît, qu'on livre aux autres. Dieu est au fond de moi, *une interrogation*, devant les événements, les hommes.

Dieu n'est pas la première des causes secondes.

Dieu ne tire pas les ficelles dans la coulisse. »

*
**

Pourtant l'action de Dieu se perçoit peu à peu. Et de bien des manières :

... mais Dieu nous précède

« Il faut, avant tout, *faire un effort d'intériorisation*. Sinon notre action est comme un sac vide : elle ne tient pas debout. Cette intériorisation est nécessaire pour partager en vérité avec d'autres. Il faut pouvoir s'expliquer sur le sens de notre vie, de nos engagements. »

Dieu : il nous précède. Cette formule revient plusieurs fois, comme le fruit

d'une expérience spirituelle. « Dieu me précède, mais pas n'importe comment, ni n'importe où. Mais seulement quand je suis en attitude de *Serviteur*, ou quand un groupe se situe en service. Cela entraîne à faire des choix à cette lumière : est-ce que je sers ceux qui dominent ou ceux qui sont écrasés ? Et dans l'Eglise, cela entraîne à refuser d'être un notable, d'être celui qui a un pouvoir. Car je suis responsable des signes que pose l'Eglise là où je suis. »

Un autre signe de l'action de Dieu, c'est la présence — ou l'absence — de l'amour : « il y a plusieurs façons de reconnaître quelqu'un : en déchiffrant sa carte d'identité ou en l'aimant ... ».

Par ailleurs, pour découvrir l'action de Dieu, plusieurs soulignent qu'il faut tenir compte du *temps* : Jésus n'a découvert son message qu'à l'âge de trente ans (cf. le livre de J. Mouraux : *Le mystère du temps*, Aubier). « Il faut lire l'action de Dieu sur une longue durée ».

*
**

L'action de Dieu est liée étroitement à l'action des hommes...

Mais beaucoup constatent que c'est *en regardant de près l'action des hommes qu'on découvre peu à peu l'action de Dieu*.

Et ceci, grâce à celui qui fait le lien entre les deux, et qui EST les deux : Jésus-Christ.

« J'ai appris que l'homme est créé " à l'image de Dieu ". C'est pourquoi les actes des hommes me renvoient à un Homme qui porte en lui tout ça. »

A partir de là bien des choses s'éclaircissent.

... grâce à Jésus-Christ

« Notre partage de vie nous affronte à des gens qui construisent le monde, qui ont un projet sur l'homme. Et cela transforme notre regard.

C'est tout de même le projet de Dieu que l'homme soit debout et respecté, libre, fait pour vivre fraternellement.

On avance quand on est à l'écoute des gens qui ont vécu l'événement et qui l'expriment avec leurs mots tout simples.

Il y a une autonomie de la vie, des actions des hommes. Il faut d'abord respecter cette autonomie, voir comment elle se déploie. C'est souvent à travers les événements collectifs — ou touchant une collectivité — que nous nous faisons une idée de ce que Dieu a fait de l'homme, et fait par les hommes.

*
**

Au fond, lire l'action de Dieu nous touche au plus profond de l'être.

« C'est parce que j'ai accueilli une parole de Dieu qui m'a bousculé que je peux lire les événements d'une manière nouvelle. »

Quelques réflexions sur la dynamique et les enjeux de l'Association

Marcel Massard

J'ai regroupé ces réflexions sous les trois thèmes suivants :

I. *L'ASSOCIATION* : un de ces espaces de liberté et de recherche dont l'Eglise a particulièrement besoin aujourd'hui pour renouveler l'expression de sa foi en Jésus-Christ au cœur du monde.

II. Un espace de liberté et de recherche où s'éprouvent lucidement des manques, tant par rapport à la compréhension et au partage des réalités humaines de notre société, que par rapport au témoignage de l'Eglise. Mais espace de liberté et de recherche où ces manques peuvent devenir source de découverte et de créativité.

III. Un espace de liberté et de recherche où le souci de l'Eglise n'est pas mis entre parenthèses mais où il est vécu au service de l'écoute de l'Evangile par les hommes de notre temps.

***L'Association : un de ces espaces de liberté
et de recherche dont l'Eglise a particulièrement besoin
pour renouveler l'expression de sa foi en Jésus-Christ
au cœur du monde d'aujourd'hui***

Je sais que lorsqu'on parle « d'espace de liberté et de recherche » dans notre monde d'aujourd'hui, on risque toujours d'être taxé d'idéaliste. Ce langage, dit-on, est encore le langage des aspirations ; ce n'est pas le langage de la réalité, celui de la pratique qu'il faut bien accepter de mettre en œuvre au jour le jour en portant le poids des institutions, des mentalités, des manières de faire et de vivre des hommes telles qu'elles sont et se manifestent.

Dans l'Eglise c'est la même chose, sans doute tout simplement parce que l'inspiration de l'Esprit-Saint qui la guide ne l'empêche pas d'être bien humaine. Il n'y est pas plus commode d'exprimer le souci de sortir des sentiers battus, des pratiques bien établies et bien confirmées par la doctrine et l'expérience.

Des appels, des épreuves : une tâche

Disant cela, ce que je peux essayer de montrer c'est que le chemin parcouru par l'Association depuis sa naissance, au printemps 1968, n'est pas simplement un chemin où ont pu s'engouffrer et s'exprimer des appels, des revendications, des souhaits, des rêves ; appel de partage de la vie des hommes de notre temps dans des solidarités nouvelles, appel à la transformation des formes de vie de l'Eglise, appel à la transformation des formes que peut prendre la responsabilité ministérielle.

Ce chemin parcouru porte en lui d'autres leçons, d'autres enseignements. Beaucoup d'entre vous y ont déjà mesuré le poids des résistances à vaincre, la vanité de bien des paroles, la difficulté de créer et de vivre autrement le ministère que nous a confié l'Eglise. La réalité ecclésiale, comme toute réalité humaine, ça résiste et ça ne se manie pas comme on veut ! Sans doute faut-il pouvoir dire : tant mieux ! Parce que c'est bien cette épreuve qui permet d'affermir un projet, de le vérifier, de lui donner consistance. C'est bien cette épreuve qui enlève au mot « projet » les relents d'idéalisme qu'il véhicule toujours avec lui. Finalement cette épreuve fait du renouvellement de l'expression de la foi, au milieu des hommes de notre temps, *une tâche à accomplir*, dont il faut accepter de payer le prix ; une tâche qui nous inscrit dans la grande Tradition de l'Eglise et non pas dans le petit monde de nos déceptions et de nos souhaits.

Difficultés et marginalisation : signes d'urgence, appels au départ

A cette lumière, les difficultés, les tensions et incompréhensions que nous rencontrons prennent leur véritable sens. A cette lumière également nous pourrions mesurer tout à l'heure, en développant le troisième thème, l'importance des structures de fonctionnement que s'est données l'Association pour avancer, progresser ; l'importance aussi de fortifier ces structures sans tomber pour autant dans les impasses et les enlacements des appareils trop lourds, trop encombrés de réunions, de bureaux, de commissions et de sous-commissions.

Prenons simplement pour l'instant les difficultés, les tensions et les incompréhensions : mesurons ce qu'elles veulent dire et évoquons aussi par là les risques que nous prenons en acceptant la démarche de l'Association.

Nous avons trop vécu dans l'Eglise la logique de l'unanimité, la logique de l'homogénéité, en oubliant tout simplement que cette logique n'a jamais présidé aux démarches de l'Eglise dès ses origines. Je ne peux insister sur les bases exégétiques d'une telle réflexion, mais il suffit de lire attentivement le Nouveau Testament, de mieux comprendre comment sont nés les Evangiles, à quels besoins et appels différents les Evangélistes ont voulu répondre quand ils les ont rédigés, pour mieux ressentir que la logique de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, dans son inscription dans notre histoire humaine, n'est pas la logique de l'unanimité ni de l'homogénéité. C'est une logique qui nous parle de l'unité à un autre niveau de profondeur. Jésus-Christ est unique mais les itinéraires qui conduisent à Lui empruntent des chemins différents selon les lieux, les cultures et les époques. Et sur ce terrain nous ne pouvons pas prétendre être mieux armés que Paul, Barnabé, Pierre ou Jacques qui ont dû s'affronter en raison même de leur mission d'apôtres et qui ont su pourtant témoigner de la communion ecclésiale en Jésus-Christ, qui ont su forger, inventer les pratiques qui permettaient de la vivre, alors même qu'elle paraissait compromise. Il faut toujours faire ce retour aux sources de l'Eglise quand on est conduit à tracer des voies nouvelles qui ne vont jamais sans questions, sans remises en cause, sans ruptures.

Ne pas être compris, être contesté, être marginalisé même n'est pas forcément un déficit, quand ces incompréhensions, ces contestations, ces marginalisations signifient *des urgences* dont on prend conscience, des urgences qu'impose une lecture lucide de la réalité de notre monde et de la manière dont y est entendue la foi en Jésus-Christ. La foi en Dieu depuis

Abraham n'a jamais approfondi son inscription dans notre histoire que sous le signe du *départ*. Et départ ... ça veut toujours dire distance qui se creuse, communication plus difficile, écoute mutuelle rompue et à reprendre à d'autres frais, par d'autres moyens, d'autres investissements. Paul a mesuré tout au long de sa vie ce que ce départ voulait dire, il en a payé le prix.

Un déplacement de la foi : ses risques

Dire cela, ce n'est pas céder au romantisme de l'aventure, ce n'est pas céder à l'aventurisme qui peut auréoler quelque temps une initiative nouvelle. C'est accepter, comme le dit René Sourice dans son témoignage, de vivre *un déplacement de la foi*, de vivre la réinscription de la Parole de Dieu dans la vie des hommes telle qu'elle se présente aujourd'hui. C'est reconnaître que si l'on a pu écouter pendant des années l'Évangile à l'ombre protectrice des communautés chrétiennes existantes, à l'ombre protectrice des institutions ecclésiales qui ont fait leurs preuves, il est également urgent d'apprendre à l'écouter « dans le murmure de ceux qui recherchent un sens à leurs luttes, à leur travail, à leur amour, à leurs détresses » ... c'est accepter de halbutier, de perdre l'usage de certains mots auxquels l'Église nous a trop habitués, mais pour mieux retrouver, peut-être, ce qu'ils veulent dire dans le dialogue avec des hommes auxquels ces mots ne parlent pas encore.

Une telle démarche comporte inévitablement des risques. Mais ces risques sont bien dans la logique de la vie de foi de l'Église ; vie de foi qui n'est fidèle à son inspiration que si elle refuse de s'installer dans les lieux où il est facile de la proclamer et d'en faire des formules.

Il est certain que la vie d'un prêtre, tout comme la vie d'un chrétien ou d'une chrétienne, prennent un autre sens quand ils sont amenés du fait même des rencontres qu'ils vivent au travail, au jour le jour, ou dans d'autres situations qui les interpellent et les provoquent à se demander : Pourquoi finalement est-ce que je vis au nom de Jésus-Christ ? Pourquoi est-ce que je ne vis pas tout simplement au nom de l'homme que je suis et au nom des solidarités qui me relient à mes camarades de travail et aux gens que je rencontre là où j'habite ?

Un passage obligé : " Vivre la foi à notre propre compte "

Sentir percuter en soi cette question, c'est vivre en effet concrètement un déplacement de la foi : elle n'est plus un acquis, elle ne tient plus dans des formules, dans la réaffirmation d'un Credo, d'une doctrine ; elle est comme un sens à redécouvrir, une Parole à comprendre à nouveaux frais, alors qu'elle semblait pourtant habituelle, qu'elle semblait faire partie de l'horizon quotidien. *Etre amené à se comprendre comme homme à la lumière de la Parole de Jésus-Christ*, tout simplement parce que l'on perçoit que cette compréhension ne s'impose pas, qu'elle n'a rien d'une évidence tranquille, qu'elle ne tient pas uniquement aux fonctions ecclésiastiques que l'on a remplies jusqu'à maintenant. « Vivre la quotidienneté de la foi », à ses risques et périls, comme le dit encore René Sourice. « Vivre à nouveau la foi à son propre compte », selon une formule qui est employée parfois par certains d'entre nous. Cette formule n'a rien d'un repère, elle n'a pas à devenir un slogan, mais elle peut indiquer un *passage obligé* : elle traduit le travail du décapage, des remises en cause au cœur de nos vies de croyant ; elle tend à exprimer finalement *une nouvelle passion de vérité*. Et comme toute passion, cette passion de vérité concerne l'homme, elle devient capable d'interpeller les autres hommes ; elle devient capable de s'exprimer dans des termes qui ne sont plus ceux du catéchisme ou de la prédication, mais simplement ceux de l'homme qui dit à ses frères ce qui importe pour lui dans sa vie, dans l'humanité, dans l'avenir du monde. Elle ne fait pas que répéter les formules du passé, elle retrouve le souffle et l'esprit qui ont inspiré et façonné ces formules. Elle fait du langage chrétien une nourriture pour le présent.

Cette expérience est celle qui traverse notre rencontre des réalités humaines d'aujourd'hui, nos solidarités, les combats que nous menons. Elle porte en elle les chances d'un nouvel avenir pour la foi de l'Eglise parce qu'elle porte en elle la marque de la pauvreté, parce qu'elle s'inscrit dans la grande tradition des Pauvres de Yahvé.

Un espace de liberté et de recherches où s'éprouvent lucidement des manques, tant par rapport à la compréhension et au partage des réalités humaines de notre société que par rapport au témoignage de l'Eglise. Mais un espace de liberté et de recherche où ces manques peuvent redevenir source de découverte et de créativité.

Le langage spiritualisant dit facilement : notre pauvreté, c'est notre richesse ! C'est une manière de sublimer les déficits, les complexes, les manques, mais c'est aussi une manière de les esquiver, de ne pas les regarder en face. Ce n'est pas ce langage spiritualisant qui peut nous aider à avancer. Le partage des réalités humaines de notre monde, selon notre expression habituelle, comme le souci de renouveler le témoignage de l'Eglise, impliquent une lucidité dont nous ne pouvons faire l'économie.

Relisons d'abord ce passage remarquable du témoignage de l'équipe d'Amiens :

« L'Eglise se bâtit-elle en milieu ouvrier ? Nous n'en savons rien ! Tout ce que nous savons, c'est que les incroyants ne sont pas des apostats et pas plus " des chrétiens qui s'ignorent ". Nous essayons de cesser de tout juger par référence à nous. Nous avons une conscience renouvelée, que vivre de la Foi, c'est étonnant ! ... Nous croyons que le Seigneur est à l'œuvre dans le monde et qu'il l'est certainement au milieu de nos discussions et de nos actions avec les incroyants. Nous nous refusons à dire de quelle façon car nous n'en savons rien. Nous et le Seigneur, nous sommes à l'œuvre dans ce monde incroyant qui est notre monde. Nous ne sommes nullement propriétaires de la foi. Dieu nous précède toujours. Nous sommes simplement contents de faire notre travail ... »

Pouvoir dire : « Ce que sera l'Eglise en monde ouvrier ? Nous n'en savons rien », et en même temps : « Nous sommes simplement contents de faire notre travail », c'est l'indice d'une attitude dont les racines puisent leur nourriture dans le sol biblique, l'indice d'une attitude qui s'éclaire à la lumière de cette affirmation : « Nous ne sommes nullement propriétaires de la foi. Dieu nous précède toujours ».

Dieu nous précède toujours

Cette attitude est lucide. Elle dit lucidement : l'avenir pour lequel nous travaillons nous ne le connaissons pas, nous ne le possédons pas, il nous échappe ! Il y a bien là reconnaissance d'un manque, mais ce manque n'est pas vécu comme un complexe, comme un déficit. Il est vécu dans le contentement, dans la joie. Et la source de ce contentement, de cette joie, ce n'est pas l'auto-satisfaction, mais la conviction que Dieu nous précède, sans que pour autant nous puissions saisir à l'avance les chemins sur lesquels Il nous pousse et nous conduit.

Je souligne cette attitude d'autant de traits que vous voulez, car il y a là le secret de la Bible qui parle, le secret de la Parole de Dieu et la fécondité de ce qu'elle produit quand elle est entendue.

La programmation de la foi dans l'avenir de notre société, la programmation de la figure de l'Eglise dans les années qui viennent ? En profondeur, cette programmation ne nous appartient pas. S'il y avait, derrière cette attitude, naïveté, absence de réflexion, de confrontation, de recherche, on pourrait s'interroger avec quelque scepticisme, on pourrait prononcer à nouveau le mot d'idéalisme. Mais il y a réflexion, confrontation, recherche derrière cette attitude, et elle exprime donc autre chose qu'un rêve.

Cette attitude exprime *la foi en action* : elle exprime la *pratique originale* qui émane de la foi en Jésus-Christ.

Cette pratique reconnaît que le foyer de l'action de Dieu dans notre humanité, ce ne sont ni nos projets, ni nos prévisions, ni nos plans de travail qui peuvent le cerner. Ce foyer, nous ne l'approchons que dans l'écoute, l'écoute des pauvres de Yahvé : écoute de la Parole que nous ont livré le peuple d'Israël et les Apôtres de Jésus-Christ et écoute des hommes d'aujourd'hui, tels qu'ils vivent dans leur incroyance, comme dans leurs entreprises qui ne font pas ou qui ne font plus référence à l'Eglise.

« Le travail nous aide à mieux comprendre les gens, le travail nous humanise et nous libère de nos impatiences d'apôtres », dit encore le témoignage de l'équipe d'Amiens. Oui, il s'agit bien de se comprendre comme homme à la lumière de la Parole de Jésus-Christ et de comprendre les autres hommes à cette même lumière. Cette compréhension n'est jamais préfabriquée : nous n'avons pas dans nos dossiers la maquette du dessein de Dieu pour les hommes. Nous découvrons simplement que la sollicitation du Dieu de Jésus-Christ parle dans nos vies et que cette sollicitation *a bien quelque chose à voir* avec les attentes, les luttes et les espérances de nos contemporains. De quelle manière entendront-ils un jour cette sollicitation ? Nous ne le savons pas, nous ne disposons pas de grilles de

lecture, de leviers opérationnels, de stratégies d'action qui vont nous permettre d'inscrire cette sollicitation dans leur vie à notre gré et selon nos désirs. Nous reconnaissons là notre pauvreté.

Dieu est à l'œuvre, nous en sommes convaincus au cœur de notre foi et nous savons discerner parfois les signes de son action au cœur des événements, les fameux signes des temps. Mais lire les signes des temps ce n'est pas récupérer les gestes des hommes, au mépris de leur liberté, en méconnaissant le sens que ceux-ci veulent leur donner. Lire les signes des temps, ce n'est pas faire jouer automatiquement une grille qui va nous permettre d'afficher sur un geste humain, une manifestation collective, l'étiquette « Parole de Dieu ».

Nous tourner sans cesse vers un Autre que nous-mêmes

La démarche qui consiste à écouter la Parole de Dieu dans le cœur des hommes procède d'une autre inspiration. Elle procède d'abord du témoignage de notre propre foi, d'un témoignage qui n'est pas un simple énoncé de langage, mais qui est *expérience de liberté*, expérience de liberté qui peut devenir alors source de bien des paroles qui interviennent à temps et à contre-temps, comme dit saint Paul ; expérience de liberté où prononcer le nom de Dieu équivaut à exprimer le mouvement de notre vie, ce *mouvement de conversion* qui nous tourne vers un Autre que nous-mêmes, dans la reconnaissance lucide que ce que nous cherchons le plus intensément : la paix, l'unité, le bonheur, ce n'est pas nous, avec nos seules possibilités humaines, nos mains et notre intelligence, qui pouvons nous le donner. Cette recherche est tributaire d'une Alliance, elle est tributaire de la relation de nos vies à cet Autre partenaire qui est venu nous parler d'une manière unique et décisive en Jésus-Christ.

A la lumière de ce mouvement de conversion la vie des hommes s'éclaire à un tout autre degré de profondeur. Elle est traversée par bien des questions : questions toujours ouvertes, jamais véritablement résolues dans les programmes et les actions, de quelque couleur politique qu'ils soient finalement ; elle est traversée par bien des attentes et des désirs : attentes et désirs toujours en cheminement, jamais véritablement comblés.

Témoigner en laissant aux hommes l'espace et le temps de découvrir Jésus-Christ

Lire l'action de Dieu dans notre monde, lire les signes des temps, ce n'est pas formuler la réponse à ces questions, à ces attentes, à ces désirs à la place des hommes et des femmes que nous rencontrons. C'est témoigner de cette action dans une expérience de liberté qui est alternativement recherche et découverte, et c'est en même temps pressentir que cette action a bien quelque chose à voir avec *les passions* qui meuvent les hommes, même s'ils ne prononcent pas le nom de Dieu. Il n'y a pas de lecture directe possible dans cette action de Dieu, mais *une approche compréhensive* qui à la fois sympathise avec la vie des hommes et leur suggère que leurs passions et les mots qui les traduisent n'ont pas seulement le sens qu'ils veulent leur donner. Cette approche compréhensive ne s'impose pas, elle se dit sous la forme du témoignage, elle se propose, et elle tend à rejoindre par là le débat de Dieu et de l'homme de cœur de chaque vie humaine, comme de l'ensemble de notre humanité. Etre guidé par cette approche compréhensive, c'est percevoir du même coup que les misères, les détresses, les oppressions, toutes les défigurations de notre humanité qui naissent de l'exploitation de l'homme par l'homme, ne cessent de contredire cette passion de vivre inscrite dans le cœur des hommes comme un appel qui ne cesse de resurgir malgré les prisons, les écrasements et les étouffements que nos sociétés produisent dans leurs impatiences orgueilleuses et égoïstes, dans leur souci dominant d'affirmer leur puissance.

Il y a bien là la grande tradition des Pauvres de Yahvé qui parle. Et selon cette tradition nous reconnaissons que nous ne pouvons précéder Dieu dans nos démarches, mais que nous travaillons simplement à mieux l'entendre dans nos vies comme dans la vie de nos semblables. C'est Lui qui nous précède sans que nous puissions le saisir de quelque manière, le circonscrire dans nos projets, nos actions pastorales comme nos insertions humaines. Quand on vit cela, les manques ne sont plus obstacles, source de complexes, de déceptions, de découragements, ils deviennent source d'une créativité à déployer parce que l'on reconnaît que nos réalisations, nos institutions, nos réunions, nos assemblées, nos paroles ne sont jamais à la mesure de la Parole que Jésus-Christ est venu inscrire dans notre histoire. Et il est bien venu l'inscrire avec l'humilité de Celui qui ne cherche pas à s'imposer universellement, d'un seul coup, mais qui, du fait même de la particularité de son itinéraire, de la particularité de l'événement de sa mort et de sa résurrection, laisse aux hommes *l'espace* et le *temps* de le découvrir au gré des questions, des complications, des affrontements et des détours de leur histoire.

Un espace de liberté et de recherche où le souci de l'Eglise n'est pas mis entre parenthèses, mais où il est vécu au service de l'écoute de l'Évangile par les hommes de notre temps.

Sans insister sur les structures que s'est données progressivement l'Association, structures qui se veulent souples et légères, je remarque simplement que l'Association a une base constituée par les équipes diocésaines avec un responsable diocésain, qu'elle prend la forme d'un collectif interdiocésain qui interpelle directement les évêques dans l'exercice collégial de leur responsabilité apostolique. Je remarque aussi qu'il existe des bureaux régionaux ainsi qu'un Bureau Responsable de l'ensemble de l'Association. Je remarque enfin que l'Association reconnaît dans la Mission de France un partenaire privilégié.

Evoquer ces structures, c'est montrer du même coup que si l'Association est un de ces espaces de liberté et de recherche dont l'Eglise a particulièrement besoin aujourd'hui pour renouveler l'expression de sa foi en Jésus-Christ au cœur du monde, *elle ne se place pas pour autant sous le signe de l'anti-institutionnalisme*. Nous savons bien sûr les expressions qui viennent dans nos témoignages, témoignages de membres de la Mission de France comme témoignages de membres de l'Association ; être libéré du souci exclusif d'organiser l'Eglise ; s'insérer dans la vie réelle des gens, l'Eglise on verra plus tard ... ; être soucieux avant tout des embryons d'Eglise qui naissent ici et là. Il y a aussi l'opposition souvent pratiquée entre une Eglise déjà là et une Eglise à naître, l'opposition de la vieille Eglise existante et de l'Eglise que nous travaillons à promouvoir. Il y a enfin cette opposition qui ne cesse de réapparaître dans nos discussions entre les prêtres permanents et les prêtres engagés au travail ...

" Nous ne vivons pas à notre propre compte "

Oui, nous pratiquons ce genre de langage parce qu'il rend assez bien compte des expériences que nous vivons, avec leurs difficultés, leurs obstacles, leurs blocages comme leurs espérances.

Mais nous acceptons en même temps de nous interroger sur le sens ecclésiologique d'un tel langage et nous essayons de comprendre qu'il exige de nous un certain nombre de vérifications, de réflexions critiques.

Ce que nous vivons comme prêtres, comme religieux ou religieuses, et comme laïcs chrétiens, nous ne le vivons pas à *notre propre compte*, finalement ; même si le « vivre sa foi à son propre compte » indique le passage obligé dont j'ai parlé tout à l'heure, le passage obligé auquel nous conduit la rencontre effective de l'incroyance. Nous vivons au nom de Jésus-Christ, et vivant au nom de Jésus-Christ, nous vivons le service de l'Eglise pour les hommes. Ce qui veut dire que *ce que nous vivons ne nous sort pas de l'Institution-Eglise*, au sens où le mot *Institution* désigne bien l'Eglise instituée par les Apôtres pour rendre témoignage à Jésus-Christ, à sa mort et à sa Résurrection, parmi les hommes. Disons plus exactement que ce que nous vivons nous introduit dans *un débat*, qui peut se manifester parfois de manière très conflictuelle, avec des formes dominantes de la vie ecclésiale d'aujourd'hui et avec les mentalités chrétiennes qu'elles recouvrent ; un débat qu'il vous faut mener malgré son caractère souvent onéreux et les découragements qu'il entraîne.

Vivre et promouvoir un déplacement de l'Eglise

Ce dont témoigne l'Eglise ne vient pas d'elle-même et n'est pas pour elle-même. Elle témoigne de Jésus-Christ pour les hommes. Alors, de même que dans nos démarches nous avons à opérer *un déplacement de notre foi* pour travailler à l'exprimer dans l'écoute des attentes, des souffrances et des combats des hommes, de la même façon nous devons reconnaître que nous sommes porteurs dans nos démarches d'un *déplacement de l'Eglise*. Nous faisons habituellement le lien Foi — Eglise — Ministère, mais nous devons reconnaître que ce lien ne doit être rompu à aucun stade, à aucun moment de nos démarches. Les tensions entre les engagements au travail, les engagements dans de nouvelles solidarités humaines et les situations des permanents, sont inévitables. Mais ces tensions, dans la mesure où nous les assumons dans le jeu inter-diocésain de l'ensemble de l'Association, portent en elles la genèse de nouvelles formes de vie ecclésiale, plus porteuses de signification pour les hommes de notre monde.

Nous vivons donc une genèse, une genèse de l'Eglise, c'est-à-dire que nous vivons *une histoire* où jouent le poids du passé, les résistances du passé, les résistances des mentalités chrétiennes, des mentalités de prêtres forgées dans les décades qui nous ont précédées, et où jouent également des promesses d'avenir qu'il vaut mieux ne pas trop préfigurer à l'avance. Là aussi, il faut pouvoir dire : nous ne savons pas ! Mais ne pas savoir, en ce qui concerne les formes de l'Eglise à venir, ce n'est pas mettre entre parenthèses le souci de l'Eglise ou le reporter à plus tard, c'est *vivre ce souci au présent*, comme le sens même de nos responsabilités ministérielles

qui travaillent à comprendre, à entendre et à vivre l'Évangile de Jésus-Christ avec les hommes de notre temps, au cœur de leurs questions, de leurs luttes et de leurs recherches.

Nécessité de la confrontation

Concrètement cela veut dire, comme l'a bien indiqué le témoignage de la région Midi-Pyrénées, que le jeu de la confrontation entre des situations diversifiées où le partage de vie est vécu aussi bien avec des responsabilités paroissiales, en urbain ou en rural, que sans responsabilités paroissiales est *une exigence majeure de nos vies, de l'avenir de l'Association*, exigence majeure que les tensions qui prennent corps à travers les différences d'itinéraires, de préoccupations, d'engagements, ne peuvent abolir. Il y a là un enjeu capital, décisif, que le poids des engagements, les écrans que mettent les luttes et les soucis qui s'imposent peuvent toujours nous faire oublier. *Il faut être particulièrement lucide sur ce terrain.*

Vivre cela, c'est vivre l'histoire avec ses résistances et ses genèses toujours onéreuses, c'est payer le prix du service que l'Église vit au nom de Jésus-Christ, pour les hommes. Les structures que l'Association s'est données en lien avec la Mission de France le permettent. Et sans doute, comme aime le dire souvent Bébert, c'est là un terrain où l'Association n'a pas à mettre un papier-carbone entre elle et la Mission de France, mais à tracer son propre chemin, à ouvrir des voies que nous, Mission de France, en raison des avatars de notre histoire, n'avons pu encore ouvrir, même si nous ne cessons d'en porter le souci.

Disons pour finir que si l'Association est bien un de ces espaces de liberté et de recherche dont l'Église a particulièrement besoin aujourd'hui, un espace qui peut travailler à la réinscription de la foi en Jésus-Christ au cœur des invitations et des transformations de notre monde, au cœur des désarrois, des questions, des attentes et des combats de nos contemporains, son souci majeur est alors de susciter et d'élaborer des formes d'existence de l'Église qui peuvent dire la fécondité de vie et l'espérance que nous découvrons et redécouvrons en Jésus-Christ.

*
**

Note complémentaire

La table ronde qui s'est tenue dans l'après-midi du dimanche 28 novembre, à l'Assemblée de l'Association, me suggère ces quelques réflexions supplémentaires qui veulent mettre l'accent sur l'immense travail de transformation du tissu ecclésial dans lequel nous sommes engagés à l'heure présente et dans lequel l'Association comme la Mission de France peuvent jouer un rôle important.

Le fait même que l'on revienne toujours sur les difficultés et les tensions qui s'instaurent entre prêtres permanents et prêtres engagés au travail, le fait aussi qu'une attitude accusatrice à l'égard des évêques reprenne facilement le dessus dans nos propos, le fait enfin que nous coiffions un peu trop rapidement ces difficultés et ces tensions du mot de *complémentarité*, le mot qui a mis un point final au débat de la table ronde, tous ces faits indiquent que nous sommes encore très tributaires d'une *ecclésiologie fonctionnelle* qui nous porte à voir les choses à partir de nos fonctions et de nos tâches respectives, mais que nous avons encore beaucoup de peine à penser et à pratiquer une *ecclésiologie relationnelle* qui voit la nécessité de situations diversifiées et qui les articule d'une manière constructive. Cette ecclésiologie relationnelle est bien pourtant celle qui sous-tend ce que nous dit saint Paul au chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, comme au chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens.

Penser avant tout nos démarches à partir d'une ecclésiologie fonctionnelle c'est être en effet porté à dire, par exemple : la fonction de prêtres permanents tend à faire évoluer les communautés chrétiennes existantes (sous-entendu : il faut quand même bien qu'il y en ait quelques-uns qui acceptent de faire ce travail, même s'il n'est pas le plus passionnant de notre aventure), mais la pointe avancée se joue véritablement avec les prêtres au travail. Pour gommer les difficultés que fait apparaître d'emblée une telle vision des choses on fait appel alors à la complémentarité. Est-ce suffisant pour fonder une démarche ecclésiale constructive ?

Il faut oser dire d'abord que la confrontation ne peut reposer uniquement sur cet appel à la complémentarité qui ne tient pas suffisamment compte des différences, des distances et des conflits qui interviennent inévitablement dans nos itinéraires. L'idéologie de la complémentarité est encore trop tributaire de l'idéologie de l'unanimité, de l'homogénéité. Elle est vite paralysante et paralysée face aux problèmes réels que suscitent les transformations que nous amorçons.

Pour aller plus loin et plus profond il faut réentendre saint Paul quand il nous parle de l'unité du corps du Christ. Il ne masque pas la diversité des membres de ce corps, il la manifeste au grand jour. « Tous sont-ils apôtres ? Tous prophètes ? Tous enseignent-ils ? Tous font-ils des miracles ? Tous interprètent-ils ? » (1 Cor. 12, 30). Mais tous pourtant

sont en relation les uns avec les autres, « abreuvés d'un seul Esprit » (1 Cor. 12, 13). Simple jeu de complémentarité entre fonctions et situations différentes ? Paul va beaucoup plus loin. Sa vision n'est pas *statique*, comme l'est toujours une vision simplement fonctionnelle, *elle est dynamique* : elle nous parle de la *vie* du corps du Christ, de la genèse de l'Eglise dans l'histoire des hommes (en son temps il s'agissait des Juifs et des Grecs, cf. 1 Cor. 12, 13), à partir d'une pratique relationnelle (une pratique d'articulation, cf. Ephés. 4, 16) qui ne peut nous fournir l'unité à bon compte. Si « tout cela c'est un seul et même Esprit qui le produit, distribuant à chacun ses dons, selon sa volonté » (1 Cor. 12, 11), si tout cela réalise « la croissance du corps » (Ephés. 4, 16), tout cela implique que nous soyons *relatifs* les uns aux autres, en comprenant bien le *pourquoi de nos différences*, dans l'inscription du témoignage rendu à Jésus-Christ par l'Eglise, au cœur de l'histoire des hommes. Il importe de relire attentivement tout le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens qui rend remarquablement compte de la difficulté à s'accepter comme *organes différents* dans un même corps.

Tributaires du passé et à l'écoute des hommes d'aujourd'hui, de leurs questions, de leurs attentes, nous n'avons pas constamment à nous regarder les uns les autres dans nos situations et fonctions respectives, à privilégier les unes par rapport aux autres, à subir par là le jeu moralisant de la valorisation ou de la dévalorisation ; nous avons à vivre ensemble le « déplacement de l'Eglise » qui, progressivement, onéreusement, devrait lui permettre de vivre et de parler un langage chrétien qui soit nourriture pour le présent des hommes. Nous sommes tous impliqués dans cette tâche à partir du moment où nous en discernons l'urgence (et ce « tous » implique les évêques, les prêtres, les religieux et religieuses et les laïcs). Il n'y a pas de « parties honteuses » (1 Cor. 12, 23) à voiler dans cette tâche, il n'y a pas de complexes à entretenir, il y a à vivre un processus de transformation dont les composantes sont inévitablement diversifiées, voire conflictuelles à certains moments. Il y a en effet des résistances à vaincre, il y a des discernements à faire, il y a des prises de conscience qui doivent cheminer, s'affermir. Les avancées ne font jamais l'économie des exigences d'une *pédagogie progressive*, de même que la pédagogie est toujours housculée, provoquée par les *questions nouvelles* qui surgissent dans la vie des hommes.

Quand les conflits se présentent, sans doute faut-il alors prendre le *temps* de voir ce qu'ils veulent dire, accepter parfois les distances et même les ruptures (à la manière de Paul et Barnabé) qui s'imposent à certains moments et dans certaines situations (les tempéraments et les personnalités jouent inévitablement leur rôle en l'affaire) ; il faut se donner à partir de là les espaces de confrontation nécessaires pour y voir plus clair, et ils ne sont jamais préfabriqués ; il faut finalement forger les

pratiques qui travaillent à dépasser les marginalisations, les cassures et les divisions à la manière de Paul, de Pierre et de Jacques. Cela peut demander des années (pensons à l'histoire des prêtres-ouvriers et à ses récents rebondissements), cela peut aller plus vite si la réflexion et la méditation théologique ont suffisamment développé les antennes des uns et des autres et permettent de mieux situer des blocages idéologiques, les positions arrêtées qui interfèrent toujours dans les conflits.

Je ne peux pousser au-delà des réflexions, elles auront certainement à être reprises et approfondies dans nos confrontations.

Elles montrent au moins que nous avons à vivre la communion en Jésus-Christ comme une dynamique dont nul d'entre nous n'a la clef. Elles peuvent nous inviter à *impliquer les évêques dans nos débats*, en reconnaissant le poids des responsabilités qui sont les leurs et en évitant de les accuser de ne pas comprendre d'un *seul coup*, ni de ne pas bénir ce que nous découvrons nous-mêmes *pas à pas*. Elles peuvent nous inviter à ne pas les enfermer dans leurs fonctions (l'ecclésiologie fonctionnelle y porte constamment), à ne pas leur demander à chaque fois de dire la parole juste et éclairante : c'est bien en effet la meilleure manière de les rejeter et de les fixer sur leur « piédestal hiérarchique », alors qu'ils travaillent depuis plusieurs années, depuis le Concile, à en sortir. *Nous sommes responsables aussi de la transformation de l'exercice du ministère épiscopal*, et pour ce faire nous avons à vaincre les réflexes qui nous viennent d'une certaine Eglise pyramidale, réflexes qui n'impliquent pas les évêques dans notre avancée progressive et les maintiennent dans leur extériorité hiérarchique, soit en leur demandant leur approbation, soit en les contestant avec trop d'impatience. L'ecclésiologie paulinienne nous invite à d'autres pratiques. Tout comme les évêques nous avons à nous en inspirer.

En bref il s'agit bien d'accepter d'être sur un chantier en construction qui comporte aussi un certain nombre de chantiers de démolition. Ce chantier pose à tous des exigences sérieuses, il appelle entre nous de nouvelles « articulations », selon le mot de Paul en Ephès. 4, 16. Nous ne pouvons mettre personne dans l'Eglise à la place de l'Architecte divin dont l'Esprit nous précède et nous sollicite. Par cet Esprit nous sommes appelés à avancer ensemble dans cette dynamique ecclésiale, ce jeu de relations diversifiées qui nous donne pas à pas la mesure de la tâche entreprise, une tâche qui ne peut faire fi ni de l'héritage et du poids du passé, avec ses richesses et ses scléroses, ni des appels de l'avenir, avec les discernements qu'ils exigent. A travers cette tâche nous travaillons à relier le passé et l'avenir dans le présent, à nous comprendre *aujourd'hui* à la lumière des leçons de l'un et des appels de l'autre. Nous retrouvons ainsi le souffle de la grande Tradition de l'Eglise.

Un itinéraire irréversible ?

René Sourice

*de l'équipe de Pibrac
maintenant au Portugal.*

Maurice Herault, qui a travaillé plusieurs années en Afrique Noire, a posé cette question : « Au cours de cette Assemblée, à part une brève allusion, le Tiers Monde a été le grand absent. L'Association pense-t-elle assez à l'importance de ce qui se vit dans le Tiers Monde ? Pense-t-elle assez que la persécution de ceux qui luttent pour les plus opprimés suscite un type nouveau de communautés chrétiennes ? ».

André Romary et Lucien Alliot, qui se trouvaient respectivement dans une équipe associée des diocèses de Saint-Dié et d'Orléans, sont maintenant au Brésil ou en Haute-Volta. Le témoignage de René Sourice est également à situer dans ce contexte d'ouverture.

Quand je me suis engagé au travail dans une petite entreprise d'alimentation de bétail, je ne savais pas quel « prêtre » je deviendrais. Car c'était à ce titre que la communauté m'avait envoyé ; d'une part pour briser l'image trop cultuelle du prêtre à Pibrac, surtout avec l'environnement du pèlerinage ; d'autre part pour une plus grande unité dans l'équipe avec les autres frères salariés qui trouvaient leur travail mal inséré dans la pastorale du secteur. D'autres raisons avaient joué aussi, comme notre participation à la réflexion des équipes associées à la Mission de France, où l'engagement des prêtres au travail était l'un des points forts.

Après plusieurs années, voici quelques constatations et surtout les convictions qui se sont creusées en moi, au point de devenir des repères irréversibles dans la manière de me situer aujourd'hui, comme prêtre, en fraternité de vie avec des frères, sur un territoire donné.

Enracinement et décroissement

Pour faire court, je ne fais que mentionner cette chose connue, l'importance de cette vie quotidienne à l'usine, avec les ouvriers : ce milieu de travail qui devient vite un milieu de vie, avec tout ce qu'il comporte comme liens de camaraderie, forgés au fil des jours, à travers de multiples événements, avec ce sentiment profond d'une solidarité, d'une existence vécue dans les mêmes conditions, où se créent des rapports humains qui sont uniques. C'est un enracinement sans bruit, progressif, qui met sur le même pied que les autres, sans aucune autorité particulière ...

Mais ce qui m'apparaît le plus clair dans tout cela, c'est que le travail situe dans une structure humaine qui n'est pas d'Eglise. Cela paraît innocent, cependant c'est un décroissement qui prend de plus en plus d'importance au plan de la conscience et de l'être. On est insensiblement modifié par ce fait massif.

Avant je me mouvais à l'aise à l'intérieur des circuits ecclésiastiques, je n'en sortais pratiquement pas. Si l'on venait me voir au Prieuré, c'était pour une question qui touchait l'Eglise ; si j'allais faire des visites, c'était dans le cadre plus ou moins paroissial. Il en était de même pour les réunions ... etc ... si bien que tout ce que je faisais était orienté, de près ou de loin, vers les chrétiens.

A ceci s'est ajouté une marginalisation par rapport aux prêtres et à certaines instances diocésaines ou de Mouvements dont les rencontres se situent en semaine, pendant le travail. Il s'est opéré ainsi un décrochage de fait, au départ, qui est vite devenu un décrochage de principe, car ces réunions n'allaient pas dans le sens de mes recherches. Et quand il m'est donné d'y participer encore aujourd'hui, je suis toujours étonné de retrouver un monde clos sur lui-même, comme s'il avait déserté la vie des hommes.

Ou bien, si l'on prend en compte cette vie des hommes, j'ai de la peine à me retrouver dans ces discussions car c'est vu de l'extérieur. On juge facilement avant d'analyser et de comprendre. Alors on ne parle plus le même langage. Je me sens dépaycé.

Vie des hommes et Parole de Dieu

Si ce compagnonnage quotidien me fait vivre d'une certaine manière aux « frontières » de l'Eglise-institution, il me situe paradoxalement au cœur de l'Evangile. Je m'explique.

Je disais plus haut que le décloisonnement qu'il opérerait prenait de plus en plus d'importance dans le champ de ma conscience et par conséquent de mon être chrétien. C'est une sorte de déplacement de ma foi.

La vie des hommes avec toute l'intensité de ses pulsions, généreuses ou agressives, avec toute son histoire à la fois merveilleuse et misérable, cette vie devient le lieu d'une ré-inscription de la Parole de Dieu, enfouie et vécue, en deçà des mots. La vie des hommes redevient pour moi le lieu privilégié de l'Alliance, le terrain où Dieu agit.

La Parole de Dieu m'atteint dès lors à travers des paroles d'hommes et de femmes, « saisis », « tirés » par le Christ, qui ré-écrivent dans leur chair, à leur manière, l'Évangile, dans toute sa nouveauté et toute sa fraîcheur. Ce sont des frères dans la foi.

Mais cette Parole de Dieu m'atteint aussi, d'une manière plus confuse, dans le murmure de ceux qui recherchent un sens à leurs luttes, à leur travail, à leur amour, à leurs détresses ... Et plus leurs mots sont maladroits, plus leur langage est balbutiant, plus je suis contraint d'entendre comme l'écho d'un dialogue qu'ils entretiennent en vérité avec un autre, mais qui n'est pas dévoilé à leurs yeux ...

Ce foisonnement de la vie, redevenu vitalement le lieu de l'Alliance ou de la non-Alliance, me renvoie à l'autre histoire de l'Alliance, consignée dans l'Écriture, cette Parole écrite, comme pour vérifier entre les deux une consonnance, positive ou négative, découverte dans l'Esprit.

Alors s'affirme une conviction de plus en plus forte pour moi, c'est que la Parole vivante de Dieu n'est pas circonscrite au témoignage écrit des évangélistes, mais qu'elle est répandue comme en germe dans les cœurs.

Seul l'Esprit, en moi et les autres, dans un discernement ecclésial, à quelque niveau qu'il soit, peut me faire dire que cette vie humaine, dans telle attitude, tel engagement ... est pour moi une authentique Parole de Dieu.

Cela m'amène à découvrir la Parole de Dieu, non seulement en scrutant l'Écriture, mais en partageant et en contemplant amoureusement la vie des hommes, dans la lumière de l'Esprit.

Je ne suis pas dans une attitude « d'aller vers » ; je suis là comme témoin d'une vie d'où surgit une parole diversifiée, située en un lieu et un temps, et témoin d'une Parole écrite, elle aussi située ... et cependant universelle, inscrite dans le temps et dépassant les limites de ce temps : une Parole à laquelle j'essaie de donner corps en moi et que j'ai envie, mission, de redire aux autres, à travers une expérience humaine que j'en ai faite et par amour pour Celui que me l'a adressée.

Une Église de plein vent

Dans cette Église où je consacre moins de temps à ses activités propres et internes (catéchèse, sacrements ...) je veux signifier que l'Église n'est pas faite pour elle-même et que sa vie renvoie à l'événement central : Jésus-Christ, pour les hommes d'aujourd'hui.

Mon ministère ne veut pas être absorbé par la communauté chrétienne, pour l'organisation ou l'animation de ses rassemblements, de ses réunions, de ses recherches ... au point d'en être prisonnier.

Je veux vivre la vocation normale de tout chrétien qui est de vivre isolé dans un monde qui est un désert, où la plupart des gens que nous côtoyons au travail ou dans nos relations ne se sentent pas concernés par Jésus-Christ. Le temps du rassemblement de la communauté chrétienne est un moment provisoire, un temps fort, c'est vrai, et significatif, pour se redire la foi, la vérifier, la partager, la célébrer, mais ce temps demeure exceptionnel.

Je trouve un grand intérêt pour le prêtre qui « préside » à ces rassemblements de vivre comme tout le monde la quotidienneté de la foi et de la risquer dans des engagements humains authentiques, là où les hommes risquent leur intelligence, leur affectivité, leur liberté.

En cela, je ne déprécie pas le rôle des « permanents » dans l'Église. Il en faudra certainement toujours. Mais je me demande si on peut être uniquement un « homme d'Église », à la limite un homme de système, qui survalorise forcément les structures dans lesquelles il baigne constamment, sans se rendre compte qu'une meilleure pénétration de la vie des hommes et de leurs vrais problèmes relativiserait certaines préoccupations trop restreintes de l'Église.

C'est pour cela que j'entends bien être, à la fois, engagé au travail et disponible, le reste de mon temps, pour construire visiblement l'Église de Jésus-Christ, avec les chrétiens qui sont là ou avec d'autres chrétiens qui se retrouveraient mieux dans des formes ecclésiales nouvelles.

Ce sont deux genres de solidarité difficiles à tenir, car mes solidarités de travail ne sont pas forcément partagées par l'assemblée chrétienne locale. Mais ne faut-il pas essayer de relever le défi ? S'interpeller mutuellement entre chrétiens sur la cohérence de nos recherches de Foi vécue au cœur de la vie des hommes et son expression ecclésiale ?

Prêtre, à la manière de qui ?...

Si mon engagement au travail n'est pas le tout de mon ministère apostolique, bien qu'il en soit partie intégrante pour moi, il l'oriente sérieusement dans une direction précise.

Je crois vraiment au ministère presbytéral dans l'Eglise, même si j'ignore les formes qu'il prendra demain. Cela d'ailleurs est un souci mineur et il est bon qu'il revête une part d'aventure.

Mais le moment est venu pour moi, après dix ans d'un ministère type paroissial, de réinventer ce qui en fait l'essentiel, en me référant à la grande Tradition et bien au-delà des formes qu'il a pris dans l'histoire.

Je me retrouve assez bien dans ce qu'a dit le Concile, que l'on pourrait traduire, en gros, comme ceci :

Tout ministère apostolique, que ce soit celui du Témoignage (la Parole),

**celui du Service (en particulier celui de l'Eucharistie)
et celui de la Communion (cohésion de la communauté)
est porté par quelques-uns qui ont à être signes et
garants de ce que tous ont à être et à faire.**

Voilà un ministère qui situe au milieu de la communauté, non pas à côté, ni au-dessus, mais au cœur, pour signifier à travers le temps, la permanence de cet Autre, Jésus-Christ, présent dans son absence, qui nous invite à sa table et nous envoie vivre notre fraternité dans le monde.

Arrivé là, j'ai encore envie de remonter plus haut et de regarder en quoi le Christ a été prêtre. Je sais qu'il n'est pas prêtre juif et qu'il n'appartient pas à la tribu de Lévi qui fournissait le corps sacerdotal juif. Il est de la tribu de Juda, homme parmi les hommes.

Et cependant il vit en prêtre, en Grand Prêtre, mais d'une manière inédite, étonnante, non dans des lieux consacrés mais en plein vent, sur les routes, dans les maisons ..., non dans des rites mais en pleine pâte humaine et surtout dans sa vie et sa mort ...

*
**

C'est pourquoi, j'aimerais poursuivre aujourd'hui, dans l'Eglise, une réflexion approfondie sur la signification du ministère presbytéral vécu dans des engagements humains authentiques, qu'ils soient professionnels, syndicaux, politiques ..., etc. N'avons-nous pas trop figé le rôle du prêtre ?

Pour moi, le prêtre est un frère, dans une Eglise fraternelle qui chemine au milieu des hommes, acceptant de se mettre aux mêmes pas qu'eux, d'aller le plus loin possible dans leurs questions, de se compromettre évangéliquement, en *libérant la Parole* qui éclairera *leurs paroles et leur vie*.

Péguy fait dire à Dieu qu'il ne fait rien avec l'homme sans compagnonnage. C'est ce que j'ai envie de dire aussi pour celui qui reçoit le ministère apostolique. Pour moi, il a pris la forme d'un engagement au travail. Après expérience, je trouve cet itinéraire irréversible ... et bien sûr cela pose question. Quelle disponibilité reste-t-il pour autre chose ? Il faudra donc confronter nos diverses expériences.

*

**

En conclusion

Je me rends compte que j'aurais voulu dire encore beaucoup d'autres choses, en particulier des exemples et des faits, pour être plus complet et mieux compris.

Je veux terminer par cette conviction spirituelle qui me travaille intérieurement de plus en plus : ce besoin très fort de ramasser toute ma vie et de la situer dans le " buisson ardent " de Dieu. C'est peut-être une grâce des quarante ans et quelques poussières, mais c'est comme cela que je le vis. Il ne suffit pas d'embrasser sa vie à celle des hommes, il faut aussi la brûler à celle de Dieu.

C'est une aventure extraordinaire qui fait place à l'imprévu de la vie ... et j'aime bien ce refrain de Guy de Fatto :

**« Ils sont partis sur un regard,
Ils ont suivi un Inconnu,
Il fallait bien être un peu fou ! ».**

Témoignage du Père Vilnet

évêque de Saint-Dié

Le Père Vilnet, malade, avait communiqué par écrit son intervention.

I. — Mon itinéraire ?

Sans doute le décrirais-je mieux si j'étais provoqué par un interlocuteur — par une équipe — ou par notre Assemblée elle-même. Car je m'analyse difficilement moi-même et je ne fais pas aisément un bilan historique de ma vie et de ma charge d'évêque.

Je me situerai par rapport à de certaines *évidences*, évidences qui le furent toujours pour moi, et devinrent sans doute « mobilisatrices » même si souvent (trop souvent) elles ne passent que difficilement dans les faits.

La foi ne va pas de soi.

Je remonterai même volontiers à toute mon histoire. J'ai reçu l'héritage et la foi d'un père et d'une mère très croyants, très chrétiens. Mais aux deux tiers dans ma famille on ne pratiquait pas. Hormis un bref passage — de 3 ans à 5 ans et demi — dans une école libre, je fus élevé à l'école primaire par des élèves instituteurs, et six ans dans un

lycée d'Etat où la plupart des professeurs étaient des incroyants notoires, et par ailleurs souvent hautement qualifiés. Lorsque je découvris peu à peu mon département d'origine — la Haute-Marne — j'ai constaté sans peine que la foi n'y allait pas de soi, que nombre de gens n'avaient avec l'Eglise que des liens très ténus et assez artificiels. Je crois avoir voulu être prêtre pour être missionnaire — avec un appel fondamental en moi à partager l'Evangile avec les non-croyants comme lorsque je m'essayais à un « rayonnement » de jéciste adolescent en ce lycée où toute activité militante était rigoureusement proscrite.

• « *La manière d'être prêtre dans les communautés chrétiennes correspond à une longue expérience d'Eglise — il n'en est pas de même pour le ministère parmi les non-croyants* » (P.R.A. — Mgr Guyot, p. 10).

Entré au Grand Séminaire de mon diocèse, j'ai ressenti très fort, comme une

souffrance lancinante, à quel point le monde des clercs était un monde clos — et préparé pour l'entretien de la chrétienté. Ceci dit sans reproche envers mes confrères et mes maîtres. Mais la plupart ne voyaient pas, ne sentaient pas le décalage entre leurs préoccupations, leurs projets, leur enseignement (pour les maîtres) — leurs aspirations intellectuelles et spirituelles — et les références loin de la foi des hommes d'alentour. C'était vers 1938. On vivait encore dans les séminaires de l'apologétique du début du siècle, des réponses ad hominem aux accusations des anticléricaux, et des batailles — héroïques au moins dans les mémoires — contre les « ennemis de l'Église ».

Dans ce contexte, j'ai reçu et lu avidement « France, pays de mission ? » et écouté avec grand intérêt le Père Augros qui passait en 1941-42 dans les séminaires pour exposer son projet — celui du P. Suhard — d'un séminaire de la Mission de France. J'ai refait et admis intensément l'Ecclésiologie du P. de Montcheuil, étant au séminaire à Paris. J'ai suivi de près les premiers pas du Séminaire de la Mission de France à Lisieux, avec le secret désir peut-être de rejoindre ce séminaire. Je pourrais en raconter long sur mes liens de sympathie avec la Mission de France.

Dès avant 1950, le diocèse de Langres voyait s'implanter une équipe de la M.D.F. — dans un secteur rural déchristianisé — puis dans la banlieue ouvrière très pauvre de Saint-Dizier. La première de ces équipes, composée de prêtres venus d'ailleurs avec un chef d'équipe du diocèse (était-ce une anticipation sur l'Association ?), m'a demandé un accompagnement théologique et spirituel. J'y

suis allé presque chaque mois durant plusieurs années. J'étais sans le savoir « associé » à la Mission de France. J'apprenais beaucoup de ce regard sur l'incroyance, posé lucidement, et de ce nouveau type de ministère sacerdotal au carrefour d'une présence aux hommes et du service des paroisses — avec le souci de les faire évoluer en intégrant difficilement mais dans une volonté persévérante ces deux aspects du ministère.

Je ne cache pas que je me prenais à fréquenter de plus en plus la M.D.F. à Pontigny lorsque l'occasion m'en était donnée, ou dans le recyclage de Migennes. Sans parler de l'accompagnement à Saint-Dizier de séminaristes venus de Limoges fermé !

Et ceci en plaçant constamment ma recherche pour la formation des séminaristes pour plusieurs diocèses moyennement déchristianisés comme la Haute-Marne et le diocèse de Châlons, beaucoup plus fortement comme Sens.

Je m'interrogeais : comment les aider à percevoir les « zones » et les « aires » d'incroyance — les cultures et leur référence si éloignée de la foi, de la morale, et des réflexes de chrétienté.

Comment — par la vie d'équipe — par un contact prolongé avec la vie des hommes, par un renouvellement de la prédication, de la catéchèse, de la pastorale sacramentaire — comment changer la visée et les méthodes du ministère classique ?

Je n'étais pas seul à chercher. Les prêtres engagés depuis vingt ou trente ans pour quelques-uns dans l'effort d'une pastorale d'A.C. se posaient les mêmes questions et s'essayaient à des réponses.

C'est dans ce climat que j'ai accueilli joyeusement la déclaration de l'épiscopat en 1960 : toute l'Eglise doit être missionnaire. Elle oriente vers les mondes en perdition le plus pur et le plus violent de son amour. Cela va impliquer des révisions audacieuses de pensée et d'action ...

Mais lesquelles ? A quel niveau ? Il apparaissait que ce devait être au niveau d'un diocèse entier, au prix d'un « plan pastoral » cohérent et difficile, d'un *projet missionnaire*.

Mon vieil évêque comprenait ce langage, lui ancien supérieur d'un grand séminaire vendéen, transplanté à Langres ! ... Mais les prêtres, les fidèles, les institutions entraient difficilement dans cette perspective. A la différence d'une proportion notable de militants ruraux ou ouvriers, et de certaines communautés religieuses, lucides et engagés.

Evêque d'une Eglise qui se veut pour le monde

J'ai été nommé évêque au milieu du Concile — en 1964. J'ai commencé d'assumer ma charge au rendez-vous conciliaire avant de venir au diocèse de Saint-Dié. Le choc fut pour moi considérable. A deux niveaux :

1° La rencontre entre mondes et Eglises situés tellement différemment : et là j'ai énormément bénéficié de partage en groupe libre entre évêques de tous continents sur le thème : « Que sera être évêque après Vatican II ? ».

2° Avec l'élaboration des textes : Une Eglise pour le monde — dans le monde et en dialogue avec lui — en liberté et en respect pour les non-catholiques, les non-chrétiens, les non-croyants — une Eglise missionnaire telle que la définit « Ad Gentes ». Et une mission épiscopale dont la première fonction est d'annoncer l'Evangile — cette fonction « l'emporte sur toutes les autres » (Christus Dominus).

Le presbytérat est lié à l'épiscopat pour cette charge d'évangéliser, et pas seulement pour célébrer le culte (tout ce qu'a été l'insistance du Décret sur le ministère et la vie des prêtres).

Je venais au service d'un diocèse, un diocèse précis et concret, et grosso modo considéré comme traditionnellement chrétien ; par ailleurs humainement pauvre — riche en prêtres, en communautés religieuses, en institutions chrétiennes — très éveillé à l'A.C. avec des militants valables. Mais écartelé entre la pastorale traditionnelle et une pastorale qui tienne compte des exigences de la vie ; un diocèse qui par la *nature des choses* n'était pas porté à être spontanément conscient de la déchristianisation, de la non-foi collective de mondes entiers et de secteurs entiers. Et par ailleurs je trouvais de jeunes prêtres, des séminaristes vivement finalisés vers la mission, mais que le diocèse, les paroisses où on les enverrait, les curés dont ils seraient vicaires ne pourraient pas spontanément accueillir.

J'ai tout fait dès que possible, pour qu'il y ait des équipes sacerdotales implantées en des secteurs missionnaires, et pour leur donner toutes leurs chances. Voilà pourquoi j'ai sollicité l'aide de la

Mission de France. Quatre autres évêques, après le Concile, étaient également préoccupés : Orléans, Amiens, Arras, Pontoise. C'est sans doute comme cela et pour cela que nous nous sommes associés à la Mission de France, et ... entre nous ... presque sans nous en apercevoir (surtout l'association entre nous).

II. — Réflexions critiques.

Mais je terminerai ce témoignage « autobiographique » en m'examinant.

— S'agit-il de l'Association du diocèse ? *Oui, en théorie, non en fait.* Nous nous sommes reliés à l'Association par une volonté claire de l'équipe épiscopale, en essayant à ce moment-là de préciser notre projet missionnaire.

— *Le projet missionnaire diocésain* était réfléchi depuis des années, exposé, exprimé en de multiples occasions. Il était à la base de la naissance du Conseil presbytéral.

C'est dans ce but aussi qu'étaient favorisés la naissance et le développement de nombreuses équipes sacerdotales à visée missionnaire avec un partage de vie commune. Peu d'insertion directe dans la vie des hommes.

— Mais de l'Association, le *presbyterium* dans son ensemble ne s'est pas senti concerné. L'information sur les équipes associées passait mal, je crois qu'on ne voulait guère l'entendre, car les objectifs et certaines décisions de ces équipes posaient des questions aux secteurs pastoraux voisins, et des questions sans doute trop fortes. La contes-

En tout cas, si nous avons « fondé » ce fut vraiment sans le savoir. Si nous avons posé un « acte historique », ce fut le plus inconsciemment du monde, et si ce fut en mai 68, que l'on sache pour l'histoire que c'est tout à fait fortuitement.

tation même de ces équipes porta non sur des personnes, généralement sympathiquement connues, mais sur les visées et les options qui étaient prises. Le Conseil presbytéral, dans sa première année, était encombré de problèmes internes au groupe « clergé ». Il lui était difficile d'assumer une réflexion sur une orientation missionnaire diocésaine.

— Par ailleurs le blocage venant d'*instances nationales de la Mission de France* s'est aussi fait sentir ; ainsi telle équipe n'a pas pu progresser dans la direction de l'Association à cause de cela.

— J'ai volontairement fait silence face à *l'ensemble du diocèse*, et soutenu par ailleurs très directement — avec le vicaire général de la zone, les équipes en route vers l'Association.

— Telle d'entre elles a buté sur des pas à franchir dans *le désengagement du paroissial* et elle a éclaté.

— Je n'ai pas pu *comme évêque* me libérer suffisamment des problèmes institutionnels pour m'investir de façon habituelle, significative et efficace en direction de l'incroyance.

III. — Bilan et perspectives.

J'ai cependant essayé à temps et à contretemps de *maintenir le cap* par des orientations, par des options, par des solidarités explicitement affirmées, et en m'efforçant de ne pas me laisser porter par la contrainte des situations et des personnes à des décisions (nominations par exemple) qui auraient été en contradiction avec l'effort missionnaire diocésain général. C'est peu. Ce bilan s'exprime plus dans ce que nous avons essayé d'éviter que par ce que nous avons essayé de réaliser. Le temps passe. Le temps presse. Il faut certainement poursuivre un effort dans cette direction. Et je continue de compter sur l'Association avec le souci d'élargir le nombre d'équipes, et en même temps de *poser explicitement la question* par une information, par un dialogue et une coresponsabilité vécue, aux éléments actifs du diocèse tout entier.

— Personnellement, je crois qu'il faut que je m'investisse davantage, dans ce *contact direct avec les réalités collectives*, et ce en quoi elles sont porteuses de non-croyance, sinon d'incroyance. Nous aurons à regarder de façon plus systématique encore *vers des mondes sociologiques entiers*, notamment le Monde ouvrier, ou bien un homme nouveau qui se construit dans le rural ; vers le monde des jeunes. Mais il y a aussi ceux qui, culturellement plus développés, ont une responsabilité civique et sociale importante. L'évolution politique évidente du diocèse est également

un symptôme qui devrait contribuer à dessiller les yeux de certains pasteurs en direction de cette naissance d'un homme nouveau jusque dans nos terres lorraines. *Cet homme nouveau* recevra-t-il l'Évangile par des évangélistes lucides, conscients de l'enjeu et confiants ? Encore faut-il que, — puisque le contexte général ne donne pas, comme dans des régions plus fortement déchristianisées, le sens quasi inné de cette non-croyance, — encore faut-il, dis-je, que nous puissions être éveillés par *un dialogue très fort avec d'autres diocèses, d'autres équipes, d'autres groupes de chrétiens* qui sont davantage immergés dans une présence au monde marqué par l'incroyance.

Je gagne d'ailleurs beaucoup moi-même, ainsi que d'autres évêques, à une rencontre périodique pour un partage très libre sur ce même thème, avec des *évêques situés ailleurs dans le monde*, par exemple au Maghreb, par exemple dans les Territoires et Départements d'Outre-Mer, là où de grandes religions sont installées de façon quasi irrévocable et où les chrétiens ne sont qu'une minorité. *L'Église* est là comme ailleurs « un germe quoique petit mais très puissant *d'unité, d'espoir et de salut* ». Cette phrase du Concile, je l'ai souvent citée. Je pourrais dire qu'elle est une dominante de la recherche pour ma tâche épiscopale d'une sensibilisation et un comportement permanent de l'Église diocésaine.

Libres propos au sujet de l'Association

(Introduction de la session épiscopale, 29 novembre 1976)

Albert Grimaux

De même que l'attention de l'automobiliste est attirée par des panneaux concernant une ville touristique, de même nous sommes invités à visiter cette « ville nouvelle » de l'Eglise de France : L'ASSOCIATION.

*Son but.
Sa base.
Sa forme.
Ses partenaires.*

Suivons le guide, car le site mérite bien un détour.

I. — Le but de l'Association : un meilleur service de l'Évangile.

Emmanuel Mounier publiait, il y a quelques décennies, une plaquette intitulée : « Feu la chrétienté ». Sous peine d'être sarcastique on serait tenté de dire aujourd'hui : « La chrétienté se porte bien ». Disons au moins que le rapport Eglise-Monde a évolué. De tout temps l'Eglise a essayé d'inscrire l'Évangile dans l'histoire des hommes. Sa présence s'est modifiée au cours des siècles à partir de la compréhension que l'homme a de lui-même et notamment dans sa triple relation,

- à l'égard de la nature ;
- vis-à-vis d'autrui ;
- face à l'absolu.

Nous refusons aujourd'hui une Eglise : « couronnement du monde », un Évangile « récompense » de l'effort humain. Par contre, nous voulons une Eglise dans le monde (cf. le Concile), une foi dans la vie (profession et famille, économie et politique, vie sociale, culture, loisirs, religion). Nous n'acceptons plus d'être uniquement relatifs au do-

maine religieux, bien qu'il soit une dimension de l'homme à prendre au sérieux. Au nom de l'Évangile nous revendiquons d'être à part entière engagés dans le devenir de l'humanité. Si l'Église se veut dans le monde ce n'est pas par modernité ou coquetterie (nous savons bien que ce n'est pas parce qu'elle se mettra en mini-jupe qu'elle aura de belles jambes ...).

Dans un monde qui se cherche : qui explore de nouveaux espaces, qui ne se

résigne pas à l'échec, qui rêve d'immortalité, l'insatisfaction permanente de l'Évangile est toujours une boussole indispensable. Dans cette démarche nous ne nous sommes pas « rendus » au monde, poings et mains liés comme le dit Clavel ; non, mais nous sommes convaincus que, dans la lumière de l'Évangile ce sont les pauvres qui sont la véritable référence ; ce sont toujours les exploités qui posent les vraies questions, celles qui remettent en cause et qui ont une portée universelle.

II. — La base de l'Association : des équipes diocésaines.

L'homme moderne, pris dans l'anonymat de la foule solitaire, coincé entre un passé récent vite relégué au musée des souvenirs et un avenir plein de promesses et d'incertitude, cet homme se refuse à être un produit de laboratoire. Il cherche des lieux ou des milieux où il est connu et reconnu, obligé bien souvent d'emporter *ses racines* dans sa valise, il soigne d'autant plus méticuleusement son jardin de relations et de solidarités. Être situé quelque part, appartenir à un groupe, un milieu, être fidèle à ses solidarités innées ou sélectives, voilà la première requête de l'homme. Bien souvent on nous pose cette question : « D'où parles-tu ? Quel est ton peuple ? ».

C'est dans ces perspectives que les prêtres de l'Association vivent *leur identité diocésaine*. Ils sont d'un terroir, d'un pays, d'un presbyterium, qui a une histoire. Je suis toujours frappé de voir combien des prêtres diocésains demeurent proches les uns des autres ;

comment ils gardent des liens de profonde amitié, alors que leurs orientations pastorales sont parfois divergentes pour ne pas dire contradictoires. Être d'un pays, être connu et reconnu, comprendre de l'intérieur un peu par connivence : voilà des éléments précieux pour proposer l'Évangile au profond des mentalités.

Cela ne va pas de soi : cette « indigénisation » a besoin d'être cultivée quand il s'agit de porter ensemble la responsabilité de la foi. C'est pourquoi, les prêtres de l'Association ont besoin d'une « matrice ecclésiale » pour faire germer ce nouveau rapport de l'Église au monde, pour faire briller la lumière de la Bonne Nouvelle dans le tunnel des hommes. Le tissu ecclésial qu'ils rencontrent dans les communautés chrétiennes n'est pas assez nutritif. *Voilà la raison essentielle de la vie d'équipe* ; les autres motivations ne sont qu'accidentelles. Une équipe c'est une cellule d'Église. C'est pour qu'elle le soit davan-

tage qu'elle appelle la participation active de religieuses ou de laïcs, afin d'in-

venter un langage de la Foi pour les hommes de notre temps.

III. — La forme de l'Association : un collectif interdiocésain.

Mais, si le diocèse permet un enracinement, il n'est pas un en-soi. Il peut être composé de différents types de population (le diocèse d'Arras rassemble trois types d'hommes : le mineur, le paysan et le marin). Le découpage des départements, œuvre du pouvoir, est en partie artificiel.

D'où la nécessité de sortir du cadre trop limité du diocèse, pour mieux comprendre l'homme et mieux lui révéler Jésus-Christ.

L'Association est un collectif interdiocésain.

Le « collectif » n'est pas l'addition pure et simple de quelques équipes

dispersées sur une région. Il s'agit de se donner les moyens pour mener à bien une réflexion. La mise en commun des expériences, des initiatives apostoliques, exige un travail qui doit porter ses fruits. Là encore la communion n'est pas seulement réconfort, assurance ; elle est production d'une pensée, d'une orientation, d'une recherche.

Cette dimension interdiocésaine ne surgit pas spontanément. Il faut qu'elle s'organise, que quelques-uns préparent les rencontres, que tous et chacun se sentent mobilisés. Malgré le ras-le-bol des réunions, malgré l'effort intellectuel que la réflexion exige, les rencontres régionales sont une composante essentielle de l'aventure apostolique. C'est une exigence du service de l'Évangile.

IV. — Partenaire privilégié de l'Association : la Mission de France.

L'Association et la Mission de France : est-ce une fusion, ou un mariage ? Évidemment il ne peut être question de fusion : cela voudrait dire que l'une absorbe l'autre. Le terme « mariage » est plus respectueux des personnes et des partenaires.

Mais la différence d'âge n'est-elle pas un handicap ? La M.d.F. est née en 1941 dans le sillage des prises de conscience dues à la guerre 1940-1945, alors que des prêtres avaient connu la captivité,

la résistance, la déportation, le S.T.O., la libération. L'Association est jeune, elle est née dans l'année de Vatican II qui ouvre l'Église au monde, et dans les remises en cause et les tâtonnements de mai 68. Presque trente ans entre ces deux initiatives apostoliques. Cela me semble beaucoup pour un mariage sérieux et fécond.

Il y a en quelque sorte une grâce du temps. Dans l'histoire des hommes, comme dans celle de l'Église, les percep-

tions, les visions, les prises de conscience émergent à tel moment et non à tel autre. Il faut en tenir compte.

Depuis 1968, la Mission a pu jouer le rôle de tuteur ; mais cette fonction, nécessaire pendant les premières années, n'a pas à se poursuivre de la même façon, sinon, de tuteur on passe à tutelle.

L'Assemblée a manifesté clairement que l'Association n'était plus à la remorque de la M.d.F., qu'elle était un collectif, plein de vitalité, un groupe capable d'ouvrir son chemin. Mais l'au-

tonomie ne supprime pas l'échange et le partage. Pour être pleinement moteurs et originaux, il faut des références, des modèles. A Lisieux nous interrogeons avidement les expériences des pères Lebbe ou Montchanin. L'expérience des uns profite aux autres, on le constate en particulier dans les rencontres régionales.

En restant des partenaires privilégiés, l'Association et la M.d.F. préparent, pour leur part, l'avenir de l'Eglise, et l'insertion de la Foi dans le monde.

Synthèse du travail de la session des évêques

Père Louis Kuehn

J'ai respiré au cours de cette session. Les problèmes évoqués rejoignaient ceux que je porte sans cesse en moi, comme évêque : « Annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres ».

J'ai respiré, parce que j'ai trouvé des équipes qui n'ont pas peur de regarder bien en face toutes les réalités.

(Témoignage d'un évêque)

Comment, nous évêques, avons-nous vécu cette Assemblée ?

Nous avons été impressionnés

- a) Par cet ensemble de prêtres
 - qui ont accepté de devenir « autres », en particulier par le partage de vie ;
 - de témoigner dans des conditions difficiles ;
 - avec une foi plus évangélique qui est amenée à s'exprimer de façon douloureuse, comme une expérience de Mort et de Résurrection.

b) Par le sentiment d'un *collectif* qui prend corps.

Nous pressentons qu'il y a là quelque chose de très important pour l'Eglise de France.

c) L'Assemblée a été fort riche.

Nous avons été pris les uns et les autres dans un travail sérieux.

Nous soulignons, entre autres, la densité de la matinée du dimanche.

Nous avons retenu plusieurs questions

Qu'il nous faudrait approfondir compte tenu de notre propre situation.

A/ Les « réalités humaines »

Qu'est-ce qu'on met là-dessous quand on nous demande : « Comment moi-même évêque, suis-je inséré concrètement dans les réalités humaines de mon diocèse ? ».

1°) Les prêtres ont apporté une réponse assez claire :

- partage de vie sérieux
- en particulier avec les plus pauvres et les non-croyants
- comportant un « être-avec » et la participation au combat des hommes (« se mouiller »).

2°) La question nous a quelque peu gênés.

• Certains ont eu le sentiment qu'elle était orientée.

• Le fait de partir ainsi favorisait-il un vrai partage ecclésial entre prêtres et évêques situés différemment ?

3°) Nous aurions sans doute eu intérêt à aller jusqu'au bout de la question entre nous pour fournir un meilleur apport aux carrefours.

Quelques éléments de réponse glanés ici ou là :

• Un évêque dit : « *La première réalité humaine dans laquelle je suis inséré, de fait, est la communauté humaine des prêtres* ».

• Un autre : « Je suis inséré dans les réalités humaines du diocèse

- plus par médiation que directement,
- plus par contacts épisodiques que par un compagnonnage,
- plus sous forme d'informations très variées que par la participation directe à un combat ».

• Ou encore : « *Nous faisons effort pour nous dégager du monde des notables ; ce n'est pas sûr pour autant que nous soyons plus engagés dans le monde des " pauvres "* ».

B/ Une question nous a semblé traverser l'assemblée :

La tension entre travailleurs professionnels et permanents d'Eglise.

1°) Elle est souvent revenue, comme par un mouvement de balancier.

• Le début de l'assemblée nous a semblé orienté vers une valorisation du travail professionnel : questionnaire, dessins, témoignages ...

• Les « permanents » se sont exprimés dans certains carrefours.

• La synthèse a présenté la question de façon très équilibrée et positive, entre autres l'importance qu'il y ait des travailleurs salariés *dans une équipe*.

2°) Il nous est difficile de nous exprimer là-dessus sans passion.

• Les évêques redisent qu'il est important que certains fassent ce choix :

— « *c'est impressionnant de saisir tout ce que l'engagement dans le travail amène comme déplacements dans la manière d'être, de vivre sa foi, d'exercer le ministère* »

— « il y a là quelque chose d'irréversible »

— « si un diocèse entre dans l'Association, il est clair qu'il assume cette orientation pour les équipes associées ».

• Mais parce que les évêques travaillent étroitement avec d'autres prêtres, ils ont le sentiment que la situation du « permanent d'Eglise » n'est pas toujours bien présentée (du moins dans les expressions) :

— « quel type de permanents ? »

— s'agit-il uniquement du permanent « paroissial » ?

• Il semble que nous touchons là un point sensible, chacun étant sans doute très investi dans sa façon de vivre comme « homme-prêtre ».

• Si le rapport d'ouverture signale qu'un tiers des prêtres est aumônier d'A.C. cette réalité n'apparaît pratiquement plus ensuite, on croirait qu'il n'y a que deux manières de vivre le sacerdoce : permanent paroissial ou prêtre au travail.

G/ La question des « ministères »

1°) Nous traînons là, encore, un certain contentieux :

- reproches adressés à la Mission (et à l'Association) de rester cléricale ;
- mais aussi reproche « d'attirer » dans les équipes des laïcs et des religieuses ;
- que signifie en ce sens l'expression d' « équipe pastorale » ?

2°) Importance de ne pas partir uniquement du couple prêtre-laïcat, mais de reprendre la question plus large des ministères (cf. intervention de M. Massard).

3°) L'un de nous fait une remarque intéressante :

• Nous partons souvent de deux postulats implicites :

— tous les permanents d'Eglise sont des prêtres

— tous les prêtres sont des permanents.

En fait, il faudrait d'abord faire un inventaire des besoins d'Eglise pour déterminer ensuite par qui et comment ils peuvent être satisfaits (sans négliger les implications financières).

• Un autre fait remarquer qu'on ne peut pas assimiler trop vite un « permanent d'Eglise » à un permanent d'une société quelconque.

Nous avons le sentiment d'avoir vécu l'Assemblée comme une épreuve

au sens fort, donné par M. Massard, où nous nous « éprouvons » mutuellement, évêques et prêtres.

a) Il est sûr que nous avons été touchés par la déclaration d'un prêtre à la table ronde :

« Les évêques se situent trop comme donnant la Bonne Parole, comme définissant le Bien et le Mal ; nous attendions qu'ils cheminent avec nous. »

« Leur attitude risque de nous amener à nous situer comme un contre-pouvoir, ce que nous ne voudrions pas. »

b) A travers cette réaction, il y a une souffrance des prêtres vis-à-vis de la façon dont ils perçoivent notre Parole :

- *« La parole publique des évêques leur apparaît trop souvent comme une parole de mise en garde »* ;
- Parole de gens qui ont la réponse ;
- Parole d'observateurs ne se compromettant pas assez dans l'effort missionnaire des équipes.

c) A partir de là nous nous interrogeons sur notre place dans l'Assemblée :

- Peut-être aurait-il fallu nous ren-

contrer d'abord entre nous pour nous impliquer davantage et fournir notre apport collectif dans les réunions communes.

• Par ailleurs il fallait sans doute aussi vivre des interrogations mutuelles sans fard et en direct.

d) Interrogation sur notre action dans notre diocèse.

« C'est vrai que j'ai toutes les peines du monde à toujours axer ma pastorale dans un sens missionnaire ; il y a là une réalité objective liée à ma situation d'évêque diocésain. De leur point de vue, les prêtres des équipes associées ont le sentiment que je les laisse trop manœuvrer seuls ... »

Il y a peu d'équipes avec lesquelles je puisse faire révision de vie, comme avec les équipes associées.

Mais pour cela il faut qu'elles soient aidées fortement et suivies au niveau même du diocèse, et pas seulement au niveau de la Mission de France.

(témoignage d'un évêque)

Comment percevons-nous la place des équipes associées dans le diocèse ?

Comment les équipes répondent-elles à des besoins missionnaires caractérisés

Réponses très variées suivant les diocèses.

a) Les équipes se situent généralement en milieux déchristianisés, plus en rural qu'en urbain :

- en rural
 - secteurs pauvres en général,
 - ou tel secteur marqué par un bien-vivre assez matérialisant
- en urbain
 - souvent en banlieue,
 - dans de vieux quartiers,
 - dans des milieux prolétaires.

b) Besoin ressenti par l'équipe de sortir d'un double ghetto

- sociologique (Eglise liée à tel milieu)
- ecclésial (poids des vieux chrétiens) afin de se mettre davantage à l'écoute de la Parole de Dieu « qui se fait dans le monde ».

c) Appel à vivifier l'Eglise et à revaloriser l'image du prêtre.

Comment se situent-elles dans l'effort missionnaire du diocèse et de la région ?

a) **En gros :**

Peu d'articulation au plan de l'organisation.

Mais une certaine osmose du projet missionnaire dans le diocèse.

b) Des évêques sont assez d'accord sur la formulation donnée par l'un d'eux, au moins comme un souhait :

- l'équipe associée ne fonctionne pas comme un « modèle » pour d'autres équipes du diocèse ;
- par contre elle fonctionne comme un « signe » de valeurs à honorer par toutes les forces apostoliques, en particulier :
 - * signe d'une Eglise à amarrer fortement aux réalités humaines
 - * importance du clivage : foi - non-foi
 - * le ministère presbytéral est vécu comme appui fondamental de l'effort apostolique.

c) **Autres apports positifs.**

— Les équipes associées évitent de s'enfermer dans le seul Mouvement ouvrier.

— Elles permettent de faire une avancée à la fois sur les deux pôles : territorial et sectoriel.

— Elles présentent un autre modèle de ministère.

— Elles provoquent la communauté locale à prendre des responsabilités de type varié.

d) **Points de tension**

(à la fois chances et risques).

— Les équipes représentent l'influence d'un collectif qui vient d'ailleurs.

— Les prêtres des équipes associées sont perçus par les autres comme de bons copains, mais qui se veulent indépendants dans leur ressourcement missionnaire.

— Il y a souvent des tensions ou des heurts avec d'autres collectifs, d'autres courants apostoliques.

— L'évêque se sent parfois tiraillé entre ces influences divergentes.

Liens avec l'Evêque et les instances diocésaines

— En général il y a de véritables liens avec l'évêque qui a voulu l'Association ou qui l'a acceptée positivement.

— **Conseil épiscopal** : dans un ou deux diocèses un des membres d'une équipe associée fait partie du Conseil. Généralement les liens sont plus lâches.

— **Conseil presbytéral** : pour les diocèses entrant dans l'Association, le C.P. est informé et donne son accord ;

mais c'est souvent un accord formel, et le C.P. se renouvelle !

— **Action catholique** : il reste encore un certain soupçon : « Là où se trouvent des équipes associées, on voit peu grandir les équipes d'Action Catholique », disent parfois les aumôniers.

— **Secteur environnant** : Il y a souvent un phénomène de marginalisation.

Plus une équipe associée prend des options radicales en suivant sa ligne de partage de vie, plus l'articulation avec le secteur pastoral avoisinant est difficile.

Place de l'Association, par rapport aux autres efforts d'évangélisation.

Cette préoccupation est commune aux équipes et aux évêques.

« Comment faire pour que les équipes de l'Association ne soient pas isolées, marginalisées dans un diocèse ? Il y a d'autres efforts apostoliques qu'on ne peut ignorer. »

Ces efforts différents ont été évoqués, dans l'Assemblée. F. Lacambre les énumère dans son compte rendu de « La Croix » : Mission ouvrière, Mission de la mer, pastorale rurale :

« Les équipes associées seront-elles une incitation pour les orientations missionnaires du diocèse, ou un repoussoir ? Leur existence n'appelle-t-elle pas un projet pastoral cohérent pour tout le diocèse ? »

Comment, nous évêques, sommes-nous engagés dans cet effort collectif ?

Cette partie est composée d'extraits du débat qui mettent en relief une question. Cette question apparaît comme un point à creuser, un chantier à prospecter.

L'Evêque dans l'Association

• Réflexions :

« L'évêque est impliqué, sinon celui-ci sera le personnage qui juge, du haut de la montagne, les gens qui se battent dans la vallée. »

« Oui, mais l'évêque partage aussi d'autres projets collectifs : à côté du questionnement de l'Association, il y a celui de l'A.C.I., celui de la Mission Ouvrière, etc. »

• Question :

« En quoi et comment sommes-nous impliqués personnellement dans l'effort apostolique des équipes associées de notre diocèse ? »

A propos du travail salarié du prêtre

• Réflexions :

« Il y a une dynamique d'une équipe associée vers le travail salarié. En disant " oui " à l'Association, on l'accepte. »

« Pour nous, le travail risque d'être vu comme une facilité, une fantaisie,

alors qu'il est une peine ... Je suis convaincu qu'étant donné ce qu'est la vie des hommes d'aujourd'hui, cet aspect doit être pris en compte par le Collège épiscopal. »

« La situation d'un prêtre au travail dans le cadre d'une équipe associée prend un sens différent du départ au travail de ceux qui y rentrent dans n'importe quelles conditions ... »

« Pour ce partage de vie, il n'y a pas que le travail salarié, il y a aussi d'autres formes. »

• Question :

« Le travail salarié pour le prêtre est-il une forme privilégiée du partage de la vie des hommes ? N'y a-t-il pas aussi d'autres formes ? »

Les équipes de l'Association

• Réflexions :

« Ce qui est nouveau dans les équipes, c'est que des religieuses, et aussi des laïcs, participent de plus en plus à la recherche collective de l'Association. »

« En cas d'équipes prêtres-religieuses-laïcs, il est bon de préciser la spécificité de chacun des groupes et veiller à ce que, par exemple, le ministère presbytéral ne soit pas dilué. »

« Parmi les critères importants pour une équipe associée, le souci de l'éveil et du soutien d'un laïc d'A.C. est une donnée essentielle. »

• **Question :**

« Le modèle d'équipes se transforme progressivement ; d'équipes presbytérales, elles deviennent équipes pastorales, ou mieux équipes apostoliques : est-ce une chance ou un risque ? »

L'avenir de l'Association

• **Réflexions :**

« Le diocèse n'est pas une réserve pour l'Association, mais l'Association ... un germe qui puisse faire surgir l'avenir. »

« Les équipes associées, d'abord mal vues parfois, deviennent une référence appréciée : c'est un gage d'espoir. »

« Parmi les jeunes, il y a des options différentes, mais tous veulent vivre en équipes ; c'est plutôt en faveur de l'avenir de l'Association. »

« Nos équipes sont en majorité en rural, alors que la plupart des jeunes sont en urbain ; c'est un problème pour l'Association. »

« Je suis content qu'il y ait une équipe associée dans mon diocèse, car c'est un lieu d'Eglise que je puis faire connaître à des jeunes qui sont en recherche d'un ministère de ce type. »

• **Questions :**

« Comment rejoindre les jeunes que l'Esprit suscite pour vivre cette forme de ministère ? Comment les aider dans leur cheminement ? »

« Il y a dès maintenant le problème des changements de prêtres ; comment

envisager le passage d'un diocèse à un autre au titre de l'Association ? »

Des diocèses associés

• **Réflexions :**

— « Un engagement diocésain, cela dépasse de beaucoup la réalité. Pourtant un signe est donné. »

« Généralement, l'évêque et son Conseil se sentent engagés dans l'Association ; parfois le C.P. est informé, mais le diocèse ? Pratiquement non. »

— « Comme évêque, au B.R.A., je ne sais pas toujours ce que je représente. Il faut que certaines questions difficiles soient assumées par les évêques. »

Dans les régions, y a-t-il vraiment prise en charge par les évêques ? »

« La région apostolique, sera-t-elle un lieu où se nourrit le souffle missionnaire ? Le groupe des évêques associés dans une région n'a-t-il pas là une responsabilité ? »

« Mais les régions M.D.F.-Association ne correspondent pas aux régions apostoliques. »

« Je suis d'accord pour une réflexion entre évêques sur l'Association, mais dans le cadre normal des rencontres régionales. »

— « Notre souci d'évêques est de faire en sorte qu'entre les divers courants apostoliques il y ait une stimulation réciproque, et non une neutralisation mutuelle. »

« Cela nous ramène à la manière dont nous vivons notre ministère épiscopal

dans l'Association, à la manière dont nous sommes situés comme homme au cœur de notre responsabilité, à la manière dont nous sommes impliqués face aux enjeux que représente l'Association dans l'Église de France. »

• **Question :**

« Peut-on parler de diocèses associés ?
A quelles conditions ? »

« Comment va se jouer la responsabilité collective de l'épiscopat pour prendre en charge réellement ce collectif inter-diocésain ? »

Résolutions finales des évêques présents à la session de l'Association

1°) Les évêques des diocèses associés constatent avec joie que le collectif « Association » prend corps. Ils se rendent compte qu'eux-mêmes doivent renforcer le caractère collectif de la responsabilité épiscopale vis-à-vis de l'Association.

2°) Ils se sont mis d'accord sur la nécessité d'avoir des *rencontres entre évêques* pour réfléchir ensemble aux besoins missionnaires actuels, aux problèmes des équipes associées, à l'avenir de l'Association.

Ces rencontres se réaliseront

- soit dans les *régions apostoliques*
- soit sous forme de *groupes de travail* approfondissant une des questions soulevées dans le débat précédent.

3°) La refonte complète de la plaquette parue en 1974 (cf. L.A.C. n° 44, mars-avril 74) n'est pas mûre. Cette plaquette reste donc notre référence.

Par contre, pour aider la réflexion, des fiches seront élaborées. Elles viseront à expliciter un des aspects des problèmes soulevés par la vie de l'Association.

4°) Les évêques présents se sont mis d'accord pour accepter une augmentation des contributions financières des diocèses au budget national de l'Association.

Chantiers ouverts

Equipes sacerdotales ?

Equipes pastorales ?

Equipes du peuple de Dieu ?

Une des caractéristiques de cette Assemblée a été la présence — encore timide, mais agissante — de religieuses, et de laïques.

A plusieurs reprises cela a amené une question importante : *vers quel type d'équipe allons-nous ?*

Les deux femmes présentes à la table ronde ont souligné, discrètement, mais avec fermeté, que le monde féminin n'avait pas dans l'Eglise, dans les équipes, la place qui correspond à ses responsabilités : « L'Assemblée elle-même nous a timidement accueillies, on a pu s'exprimer dans les carrefours. Mais notre présence et nos réactions n'ont pas eu d'écho précis au niveau de l'ensemble. C'est un signe de ce qui existe dans les secteurs. Nous ne sommes pas insérées à part entière dans les équipes, avec tout ce que nous vivons. »

Cet aspect a été formulé, de façon positive, par J.-B. Chevalier :

« La Mission de France a vécu un modèle d'équipe, qui a d'ailleurs fortement évolué depuis les débuts.

L'Action Catholique propose un modèle d'équipe où les laïcs ont la responsabilité apostolique essentielle. Ce modèle

aussi se transforme. Mais l'Association, qui est plus neuve, pourrait proposer un modèle nouveau, susceptible de rejaillir sur la sœur aînée : voilà donc ma question :

**Allons-nous inventer un nouveau modèle :
l'équipe Peuple de Dieu ? ou allons-nous
continuer à rester entre prêtres seulement ?**

Cette équipe, telle qu'elle commence à exister, devrait être un *creuset de la Foi*, où prêtres, religieuses et laïcs, vivant chaque jour en solidarité de vie avec le pays, avec les pauvres, comme avec ceux qui ne partagent pas notre foi, serait un signe de l'Évangélisation pour le monde actuel. Ce serait comme un noyau d'Église de type nouveau, cette Église que nous sentons bien nécessaire et qui se cherche depuis le Concile. »

La question devait être soulignée par F. Lacambre, dans son compte rendu de « La Croix » :

« *Partie d'équipes de prêtres, l'Association va-t-elle proposer un modèle d'équipes du Peuple de Dieu associant religieuses et laïcs ?* » Il ajoute : « *Quel modèle ? Quels laïcs sont concernés dans des milieux collectivement organisés ?* »

De leur côté, relisant cette question, les évêques ont ajouté : « *Ces équipes ont besoin de bien laisser à chacun son rôle. Il ne s'agirait pas que les religieuses, par exemple, soient amenées à s'aligner sur les positions des prêtres, alors qu'elles ont à apporter leurs richesses propres.* »

Finalement tout le monde souhaite que la question mûrisse et soit approfondie.

La formation des jeunes et l'avenir de l'Association

De la soirée-échange sur les jeunes, on peut retenir quelques faits et plusieurs questions :

- Ici ou là, envoyés par le Séminaire, des jeunes font un stage dans des équipes associées. Il arrive souvent que le diocèse n'ait pas un projet pastoral qui corresponde à celui des équipes associées. D'où échanges difficiles au Séminaire.

- Les mêmes stagiaires, dans leur dialogue avec les équipes, sont tiraillés entre une vision plus traditionnelle du

ministère (services des communautés chrétiennes) et une recherche de partage de vie (pour un ministère de première annonce de l'Évangile).

* Les moyens et le potentiel de formation de la Mission de France *sont au service de l'Église de France*, tout entière et non seulement de la M.D.F. N'ayons pas peur de chercher et de dialoguer, dans ce domaine, avec les responsables de la Formation.

Compte tenu de ces éléments :

- * Croit-on profondément dans les diocèses, que le ministère vécu par des équipes associées reste primordial ?
- * Comment allons-nous faire pour *renouveler* dans de bonnes conditions les équipes ?
Comment y préparer des jeunes qui pensent au sacerdoce ?
- * Faut-il prévoir une formation plus précise et *plus spécialisée* permettant aux jeunes qui le désirent, de mieux s'intégrer, le jour venu, dans les équipes associées ?

Au terme de l'Assemblée...

Paul Bressollette a posé la question suivante :

« Etes-vous d'accord pour refaire ce type d'Assemblée, compte tenu des ouvertures souhaitées, dans un délai que déterminera le Bureau Responsable après consultation des équipes ? »

Cette proposition a été votée à l'unanimité des membres présents, moins cinq abstentions.

Nous voici au terme de cette Assemblée. Nous venons de vivre deux journées importantes pour l'Association. Journées historiques peut-être, mais on ne le découvre qu'après coup ... Du printemps 1968 à l'automne 1976, une longue marche pour l'Association !

Nous avons pris davantage conscience que nous sommes un collectif inter-diocésain, à base d'équipes diocésaines.

Je vais maintenant essayer de dégager quelques conclusions :

- Nous le savons, l'Association sera ce que nous la ferons ensemble. Pour cela, chaque associé doit se sentir motivé pour le développement de l'Association dans son diocèse, dans sa région.

- Nous avons mieux compris les enjeux et les espoirs qu'elle porte en elle. Chaque équipe est ainsi plus à même de prendre la mesure de sa propre responsabilité, là où elle est située.

- Il y a, ici, une dizaine d'équipes et des personnes qui ne sont pas encore associées. Ce n'est pas par hasard qu'elles sont là ; c'est sans doute qu'elles se reconnaissent dans ce que nous vivons, dans nos recherches même balbutiantes.

• Nous sommes venus ici porteurs des souffrances et des espoirs des hommes et des femmes que nous côtoyons tous les jours et qui, pour beaucoup d'entre nous, sont nos camarades de travail. Peu à peu le travail et la rencontre de l'incroyance nous façonnent, et nous devenons autres, plus liés à la vie concrète, quotidienne.

• Cet enracinement, « lent, sans bruit, qui nous met sur le même pied que les autres hommes », nous fait nous interroger autrement. C'est une nouvelle approche des problèmes et de la vie qui nous rend plus humbles, plus méfiants des discours, plus attentifs aux exploités, plus solidaires du combat des hommes.

Une équipe exprime ainsi cette réalité : « En particularisant notre vie pour être avec l'homme bien concret de l'usine, du quartier, nous révélons l'universel autant sinon plus qu'en parlant de l'homme en général ».

• Cette solidarité conduit progressivement les uns ou les autres à prendre un engagement. Les responsabilités syndicales ou autres nous amènent à découvrir et à mieux comprendre la dimension collective de l'action, la réalité de la lutte des classes dans le combat pour la justice.

Les témoignages de ces journées étaient clairs et significatifs à ce sujet.

• Progressivement, jour après jour, nous apprenons ensemble à relire l'Évangile autrement. « L'homme dépotillé » sur le bord du chemin, ce n'est plus un individu seul, mais l'exploité, l'étranger, le Tiers-Monde. Et alors la question suivante nous provoque : comment aimer le prochain sans participer à la lutte de la libération pour tous ?

Nous savions déjà que le signe du Royaume c'est « la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres » ; mais nous découvrons de plus en plus le prix et les exigences de ce « signe » dans le monde d'aujourd'hui. N'est-ce pas cela notre mission, tous les jours ?

• Dans la réalité quotidienne, nous expérimentons combien l'Église est insignifiante pour beaucoup de gens. Souvent Jésus-Christ est regardé comme un homme du passé, qui n'a rien à voir avec le temps présent. Fréquemment aussi, les rassemble-

ments chrétiens apparaissent inactuels, sans intérêt pour la vie d'aujourd'hui.

Et nous, pendant ce temps, nous avons misé notre vie sur Jésus-Christ ; dans ce monde, notre foi est mise à rude épreuve.

- La mise en commun de nos questions et de nos recherches nous aide à nous recentrer sur l'essentiel : vivre la foi au cœur des réalités actuelles — vivre ces mutations en Eglise — et être ensemble responsables — laïcs, religieuses, prêtres, évêques — de l'Évangile et de l'Eglise, d'une « Eglise de plein vent et d'accueil, d'une Eglise de communion ».

- Nous voudrions être au service d'un « Peuple tout ruiselant de la Parole de Dieu » (P. Congar). Notre vie d'équipe nous stimule sur ce chemin, ainsi que nos confrontations. Tous ensemble nous avons à rechercher, à inventer, à préciser le rôle du prêtre et de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui.

- Ouvrir des voies nouvelles dans l'Eglise est une tâche difficile. Le Père Etchegaray à Lourdes disait aux évêques réunis : « Les prêtres sont plus exposés que nous aux avant-postes de la foi ... C'est ensemble que nous ferons les révisions nécessaires pour un meilleur service de l'Évangile. »

- Diocèses et équipes sont associés pour continuer ensemble la route commencée ; c'est le même chantier pour les évêques et pour nous, participants de cette assemblée. C'est la question sur laquelle les évêques présents vont réfléchir ce soir et demain. Pour nous, cette session est importante ; et nous comptons beaucoup sur les évêques qui sont ici pour que cette dimension de « diocèses associés entre eux » prenne toute sa force.

- Nous sommes bien conscients de l'immensité de l'effort collectif à poursuivre, mais nous savons aussi que nous pouvons compter sur le Christ, pierre d'angle de l'édifice. Nous ressentons « ce besoin très fort de situer toute notre vie dans le buisson ardent de Dieu », comme dit René dans son itinéraire.

- Ainsi notre partage de vie nous rend chaque jour plus solidaires des petits et de tous ceux dont l'Eglise est loin. Le but de nos existences, c'est de travailler pour un meilleur service de l'Évangile aujourd'hui.

Cela nous provoque à un service désintéressé de l'homme et nous appelle à prendre en compte toutes les dimensions de notre responsabilité ecclésiale avec tous les membres du Peuple de Dieu.

Laisse ta porte ouverte

A qui veut bien entrer

Laisse ta porte ouverte

Laisse à chacun sa liberté.

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 124 - 94120 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44 V

Maquette : J.-M. Bertholle